

Troisième arabesque

Faire signe

Psychothérapie institutionnelle

À Pierre Delion et Michel Balat.

...cet abîme ouvert à la pensée qu'une pensée se fasse entendre dans l'abîme!...

Jacques Lacan, « La raison depuis Freud »

Cette troisième arabesque continue le mouvement qui, du macrosocial, plonge au cœur du praxique et de son sujet. À son tour, elle pose quelques jalons à travers l'étendue où se tissent ces rapports privilégiés entre sujet et structure symbolique dans une praxis. Elle aborde cette question par le biais du langage, de l'interprétation et proprement de la sémiotique de Peirce ; les perspectives éthique et politique, qui prévalaient dans les études précédentes ne seront réintroduites qu'au fur et à mesure. Une variation de plus dans le point de vue adopté, sur un atomium² à la question partout identique et insistante : qu'est-ce que tenir bon sur le régime praxique dans notre façon d'être-là, dans la concrétude d'une pratique, quant à une existence digne ?

Ce texte fut initialement prononcé, d'où son ton et ses adresses ici et là, lors des rencontres qu'organise saisonnièrement le mathématicien, sémioticien et psychanalyste Michel Balat, au Canet-en-Roussillon, devant une assemblée de praticiens des praxis psychiatriques, sociales et pédagogiques³. Avant d'en proposer la forme orale légèrement remaniée, quelques précisions.

Des limites tout d'abord. J'y fais référence à des notions de psychanalyse que j'aurais sans doute dû définir plus précisément ici, mais que je n'ai pas su repérer comme obscures. J'ai au contraire insisté sur des propositions sémiotiques, dont la compréhension n'était pas directement évidente pour les personnes qui m'ont fait l'honneur de bien vouloir me suivre sur les traces de Francisco et d'Odette. Ces propositions sont parfois des rappels d'ordre théorique et j'en sais les limites, tant il m'a fallu choisir, dans la complexité de la théorie peircienne, parmi les arêtes notionnelles à ne pas trop éliminer : en si peu de temps, une tâche purement érudite était forcément vouée à la vanité. La vanité est par contre absente de l'art psychiatrique qui a fait appel à l'outil puissant qu'est la logique du signe pour aider à voir dans l'enfant autiste autre chose qu'un cas neurobiologique pur et simple : c'est la grande lutte actuelle de Pierre Delion, et d'autres, que de maintenir que l'autisme, au même titre que les psychoses sur ce point, est certes une question neurobiologique, mais qui n'est ni simple ni ne l'est purement. C'est donc la praxis psychiatrique et son atomium, dans laquelle l'apport sémiotique est intégré, qui m'a semblé devoir ce jour-là avoir la priorité dans l'organisation de mon exposé. D'où, sans aucun doute, les bémols que sémioticiens et logiciens

¹ Jacques Lacan, « L'Instance de la lettre dans l'inconscient, ou la raison depuis Freud », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, rééd. « Points Essais », 1999, t. 1, p.520.

² Image utilisée par Fernand Oury et Aïda Vasquez pour décrire la complexité de la classe. Cf. début de la précédente arabesque.

³ Sa maturation est due à un séminaire sur les liens entre sémiotique et psychiatrie, « Le langage en-deçà des mots », que je dois d'avoir pu l'initier à Bernard Golse, qui l'a proposé, autorisé et accueilli dans le cadre de son enseignement à Paris V et de son service de pédopsychiatrie à l'hôpital Necker. Qu'il en soit ici remercié, ainsi que les personnes grâce à qui, à mi-chemin entre ma praxis sémioticienne et leurs praxis diverses, mais toutes communiant en leur prise en compte de la dimension « psy », mon discours a pu se tisser, se détisser et retisser à l'écoute de leur propre discours, s'éprouver à leur contact et prendre une substance qui jamais n'aurait pu naître dans l'isolement.

sauront mettre dans les propos qui suivent, ou les couacs que ne manquera pas d'entendre leur oreille affûtée dans cette petite variation⁴.

Mais par-delà ces précautions, mon propos s'ancre en un enjeu plus profond. La lecture logique par Michel Balat des écrits de Peirce a fait, à mon sens, événement, et en révèle la valeur triplement fondamentale. Son travail⁵ est une lecture d'une exigence telle qu'il faut parler à son sujet de continuation de Peirce, plus que de seule érudition. Ce travail, par ailleurs, a pris la forme d'une étude comparée de la logique peircienne et de la logique lacanienne (et freudienne), via une intuition commune : la pensée triadique. Là non plus, il ne s'agit pas seulement d'histoire des idées et des sciences, et on peut tenir les propositions de Balat sur l'inconscient comme l'une des quelques avancées logiques sur l'inconscient qui comptent depuis Lacan. Troisièmement, malgré la relative absence d'écho du monde universitaire ou disciplinaire dominant, tant dans la sémiotique que dans la psychanalyse, au moins Balat a-t-il été lu dans le champ des praxis, par les praticiens de la psychothérapie institutionnelle (je ne la présente pas, et renvoie pour cela à l'avant-première et à la deuxième arabesques). On peut même dire que, à la suite d'une histoire longue déjà de soixante années de pensée et de pratique psychiatrique, la « rencontre » de la sémiotique peircienne, telle qu'articulée par Balat, a provoqué le dernier grand tournant conceptuel de la psychothérapie institutionnelle. Cette logique est surtout venue ajouter une modalité neuve au vaste « opéra » (dixit Balat) de parole et d'écriture que constitue le cheminement de Jean Oury⁶ à travers la psychose, l'aliénation et la clinique. Autour de cette rencontre, plusieurs autres sont advenues, entre deux univers de pensée, apparemment éloignés, mais qui révèlent jusque dans l'actualité la plus cruciale leur

⁴ Il est par contre un point sur lequel je ne me dédirai pas quant ce que j'affirme ici. Une certaine façon (pas majoritaire, heureusement, mais, disons... visant à l'hégémonie dans un certain champ) d'envisager les écrits logiques et sémiotiques de Peirce refuse comme une impureté anathème d'intégrer ces écrits dans tout ce qui pourrait, de près ou de loin, ressembler à une « application » de leurs principes à d'autres pratiques. Cette vision de la chose sémiotique a pu, entre autres, se manifester dans le regard, jeté d'assez haut par certains universitaires et chercheurs, sur les travaux nés de la lecture peircienne menée en particulier autour de Michel Balat et Joëlle Réthoré, dans ce grand port d'entrée en France que fut pour Peirce Perpignan, sous l'impulsion jadis de Gérard Deledalle. Je ne m'étends pas sur l'état d'un tel champ polémique, dont j'ai pu lire ou entendre des traces ici et là, à l'image, médiocre, de ce que sont les chapelles universitaires : ne faisant partie quant à moi d'aucune école, je ne cherche à défendre ni une orthodoxie, ni une hétérodoxie, ni un corporatisme — je ne me connais que des copains en théorie, des sujets en rencontre, et qui n'ont d'ailleurs besoin de personne pour défendre la perspective qui donne la profondeur de leur propos. Je remarquerai cependant, en ce qui concerne une analyse praxique des discours, que ces garderies de temple, qui se traduisent dans des jugements soi-disant doctrinaux, ne sont que des symptômes de la conception à régime macrosocial de ce qu'est une théorie rigoureuse : c'est une théorie rigoriste, infertile dans ses défenses de pré carré, et qui ne peut en rien rendre compte de l'intégration d'un concept, ou d'un champ conceptuel, dans l'atomium d'une praxis. En rien, donc, elle ne peut se révéler d'une quelconque pertinence praxique. Le manque de cette note aurait pu s'avérer pire que sa rédaction, concernant l'horizon d'attente de ces pages ; ce point désormais suturé, retournons au cours sérieux de notre propos.

⁵ Rappelons qu'il s'agit de la première thèse d'État en France à avoir été soutenue sur Peirce, et que pourtant si peu semblent avoir lue. On peut se référer aux deux livres suivants : Michel Balat, *Des Fondements sémiotiques de la psychanalyse. Peirce après Freud et Lacan*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2000 ; *Psychanalyse, logique, éveil de coma. Le musément du scribe*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2002. Notons également la participation de Balat aux deux ouvrages suivants : Charles Sander Peirce, *À la recherche d'une méthode*, sous la direction de Gérard Deledalle, traduction et édition de Janice Deledalle-Rhodes et Michel Balat, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, Études, 1993 ; *Les textes logiques de C.S. Peirce du Dictionnaire de J.M. Baldwin*, traduction de Michel Balat, Gérard Deledalle, Janice Deledalle-Rhodes, Nîmes, Champ social Éditions, Essais, 2007. Néanmoins, la pensée de Balat est de parole, plus que d'écrit. Il publie régulièrement le contenu de ses séminaires et interventions sur son site : www.balat.fr.

⁶ C'est surtout dans son Séminaire mensuel de Sainte-Anne des années 1994 à 1998 que Jean Oury articule ses considérations, nées d'une pensée sur le long terme, dans les perspectives logiques ouvertes par la rencontre avec Balat.

profonde congruence éthique. D'autres auteurs, comme Danièle Roulot⁷, au discours imprégné de sémiotique depuis de nombreuses années, ou comme Pierre Delion, spécialiste de l'autisme infantile et que l'on va retrouver dans cette arabesque, sont d'autres écrivains chez qui les articulations peirciennes ont formé un socle théorique et pratique, à partir duquel nombreux sont ceux qui dialoguent aujourd'hui. Notons enfin, pour anticiper sur l'apparition, finalement rare, de Balat dans cette arabesque, que c'est également dans l'éveil de coma que son approche sémiotique de la psyché s'est révélée des plus précieuses : nous en aurons un écho en fin de parcours. Reprenons donc celui-ci à son commencement.

I.

Sémiotique, langage et pédopsychiatrie

Bonjour. Faut-il le préciser, l'énoncé de mon approche aujourd'hui n'a rien d'évident a priori : je n'ai aucune autorité psychothérapeutique à revendiquer, et cependant, je suis profondément assuré qu'il m'est impossible de parler sérieusement en tant que sémioticien sans tenir compte de votre domaine de pertinence.

Je vais vous exposer une *guise* d'approche sémiotique de l'acquisition, du fonctionnement et des troubles du langage. C'est-à-dire que je vais opérer beaucoup de simplifications ; ce sera, disons, un point de départ, à partir duquel il faudrait reprendre tout un ensemble de considérations conceptuelles dans le détail et dans leur ordre logique propre. Tout cela évoluera dans un ensemble qui vous paraîtra peut-être baroque : il ne sera pourtant qu'un chemin transversal, tentant d'articuler les différentes dimensions que, de votre pratique, j'ai croisées : théorique, pratique, éthique, politique, poétique, triviale — pour la seule raison qu'au quotidien, vous construisez votre savoir en tenant compte de tout cela à la fois et selon une priorité... quotidienne, quotidiennement mouvante. Si la sémiotique devait avoir une seule prétention, ce serait d'aider à comprendre comment « tout cela » s'articule, peut former un ensemble complexe, un milieu accueillant l'humain dans sa souffrance pour le traiter en un langage, plutôt qu'un sac de nœuds plus ou moins infecté par les affects, les prestances et les luttes de pouvoir qui, du langage, ne sont que des dégénérescences. Voilà qui est déjà donner la priorité à l'éthique. Il me faudra attendre la fin de ce parcours pour justifier cette prise de position d'emblée.

D'un point de vue plus théorique, je voudrais tisser quelques liens entre langage et psycho-dynamique. Je ne vous parlerai que de choses que vous connaissez, d'un point de vue qui est en partie le vôtre, mais avec des notions sémiotiques. Dans le meilleur des cas, vous vous direz que vous faites de la sémiotique sans le savoir ; dans le pire des cas, vous vous demanderez pourquoi compliquer l'affaire avec des termes barbares. Pour ces raisons, il se peut que certains développements théoriques semblent obscurs : j'espère que l'exemple auquel je reviendrai sans cesse éclairera ce que je veux vous dire. Sinon, n'hésitez pas à m'interrompre.

La sémiotique est l'étude des signes, *donc* du langage. Le signe (*semeion*), c'est l'atome du langage. D'emblée, disons que le langage ne se limite pas au verbal, et que la linguistique n'épuise pas la question : toutes les formes de symbolisation ou de lecture de soi ou du monde (de la signalétique routière à la musique) est un langage. Dit à l'envers : tout ce qui peut être interprété devient langage : même un ciel peut devenir signe (d'orage, de beau temps, de promenade). Bref, le langage existe en-deçà des mots, et, tissé à travers les signes, il impose au monde une logique. Nous allons donc beaucoup parler de logique ;

⁷ Danièle Roulot, *Paysage de l'impossible. Clinique des psychoses*, Nîmes, Le Champ social, « psychothérapie institutionnelle », 2003 ; *Schizophrénie et Langage, ou : Qu'est-ce que veut dire le mot « chapeau » ?*, Toulouse, Érès, 2005. Cette auteure est sans doute la plus « sémiotique », la plus précise (et pas la plus facile !) et la plus effarante, dans ses évocations de ce qu'est la psychose, des écrivains de psychothérapie institutionnelle.

mais d'une façon poétique, car la poésie est tout aussi fondamentale pour le langage que la logique. Séparer les deux, c'est déjà tout faire mourir.

Parmi plusieurs théories sémiotiques, il y a la pensée de Charles Sander Peirce, l'un des pères du pragmatisme. Bien que Freud et lui ne se soient *jamais* lus, Michel Balat a établi les *fondements sémiotiques de la psychanalyse*, et l'un de vos collègues, Pierre Delion, chef du Département de pédopsychiatrie du CHRU de Lille, a utilisé la sémiotique pour repenser toute sa pratique autour de l'autisme. Celle-ci s'inscrit dans le champ de psychothérapie institutionnelle, dont le repère majeur est l'apport de Jean Oury. Vous reconnaîtrez sans doute des traces de tout cela dans mes propos. Aussi, sans tarder, je cède la parole à Delion, tout d'abord pour présenter sa démarche, puis pour un instant clinique.

Dans ce travail j'ai été guidé par les enfants autistes et psychotiques jusqu'aux confins de leurs difficultés à communiquer avec l'autre. Confronté dans ma pratique quotidienne à cette aporie, et pariant toujours, par principe et par souci éthique, sur la part de l'humain qui gît en chacun d'eux, je me suis résolu à entreprendre une approche raisonnée de leur processus de sémiologie. Des signes, la médecine leur en a « trouvé » ; mais dans chaque signe, tel un passager clandestin, un message en provenance du sujet autiste ou psychotique manquait souvent de se faire annoncer et connaître ; c'est donc à partir de cette désormais impérieuse nécessité que j'ai croisé la route de la sémiotique⁸.

*

Un art des signes — Francisco dans le groupe thérapeutique⁹

Voici un exemple, dans un groupe d'enfants autistes et psychotiques que je pratique avec une infirmière psychiatrique et une éducatrice de jeunes enfants depuis plusieurs années. Francisco, ce matin-là, est assis entre Marie-Agnès et Odette, les deux soignantes qui participent avec moi à ce groupe. A un moment, Francisco se met à me regarder longuement ; je perçois son regard comme en surface, comme s'il regardait mes lunettes, puis il change son objectif et se met à regarder très durement Odette en faisant des petits bruits de bébé qui se plaint de quelque chose, sans que je puisse deviner de quoi il s'agit ; tout son corps se tend comme un arc et Francisco commence à cracher sur Odette, et celle-ci dit à Francisco : « Tu veux me dire quelque chose, Francisco ? Tu peux me le dire, tu sais », et Francisco la regarde, arrête de cracher et dit quelque chose que je ne comprends pas, mais qu'Odette, elle, a compris. Elle lui répond en reprenant la phrase élémentaire de Francisco : « Oui, tu as vu que le carreau de la salle à manger de ton groupe était cassé ; mais tu sais, on va le réparer le plus vite possible », et je vois Francisco regarder Odette, lui sourire et répondre, à son tour : « réparer le carreau » ; puis, voyant que Yohann a quitté les genoux de Marie-Agnès, il se lève et va faire un câlin avec elle, très détendu.

Nous avons vécu avec Francisco des moments au cours desquels il a regardé sa cible puis visé cette cible d'une façon très violente ; c'est ce que nous appelons son regard laser ; plusieurs soignants ont été très gravement frappés, touchés, atteints par lui ; nous avons compris ce regard comme une façon pour lui de projeter à l'extérieur ses angoisses très archaïques. Mais ces angoisses ont beaucoup été en rapport avec des objets cassés de la réalité extérieure, qu'il ne pouvait pas s'empêcher de casser jusqu'au bout. Sans doute s'agissait-il pour Francisco de jouer dans le dehors ce qui se cassait dans le dedans.

Dans cet exemple, Francisco arrive dans le groupe avec une angoisse en rapport avec ce carreau cassé qu'il a vu le matin en arrivant à l'hôpital de jour. Pris dans cette qualité tonale, il ne peut faire un lien entre ce qu'il éprouve et la manière de dire ce qu'il éprouve ; tout à son angoisse, il ne cherche pas l'autre ; son autisme est réussi. Puis cette angoisse fait monter la tension : ses yeux et son tonus musculaire sont les traces de ce processus. Il crache vers Odette comme s'il voulait se débarrasser de cette angoisse interne avec sa bouche, puisque, avec ses yeux et son tonus, ça ne marche pas. Et Odette, qui connaît très bien Francisco, sait que cela veut dire qu'il n'arrive pas à dire quelque chose de son angoisse. Et elle répond à ses traces, ses symptômes, par une proposition abductive : « Est-ce que tu veux dire quelque chose que tu n'arrives pas à dire ? », et Francisco est attiré par cette proposition comme par un aimant : c'est d'une attraction qu'il s'agit, et, enté sur les types qu'elle lui propose, il accepte de formaliser la réponse à Odette sous ce véhicule-là, mais

⁸ Pierre Delion, *L'Enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2000, p.231.

⁹ Delion, *L'Enfant autiste, le bébé et la sémiotique, op. cit.*, p.175-176.

pas complètement ; sa phrase n'est compréhensible que pour Odette qui comprend par le contexte, la musique de la phrase et les quelques ressemblances entre les mots prononcés et le sens de ce que Francisco lui dit ; elle a toutefois la clairvoyance de lui demander de confirmer. Ce qu'il fait non pas par un mot mais par un sourire.

L'histoire de Francisco est un exemple de la mise en forme de l'objet par le représentation. Francisco passe par un niveau d'angoisse autistique sans autre représentation que tonal puis comme trace dans la phase symbiotique avec Odette qui n'est pour lui qu'un objet sur lequel projeter ses mauvais objets internes ; et c'est à partir de la prise de position d'Odette comme sujet que Francisco est avec un autre, dans une altérité qui transforme ses objets bêta¹⁰ en objets liés avec un type, un signifiant susceptible de le faire émerger de l'angoisse soit brute, soit ancrée dans le corps.

Cette vignette vaut pour un art des signes. Je ne vais cesser d'y revenir.

*

Dynamique du signe

L'idée intuitive que l'on se fait du signe, c'est une relation binaire entre une trace et ce qu'elle représente : signe/objet, signifiant/signifié, énoncé/énonciation, contenu/contenant, etc. ; le reste ne relèverait pas du langage à proprement parler, mais de sa *mise en pratique*. Le problème, c'est qu'ainsi, l'on repousse au second plan toute la dimension *pragmatique* du langage, le fait que « dire c'est faire », et que parler, actualiser un signe (ou un ensemble de signes), c'est agir dans, et sur le monde. Qui dit *binaire* dit toujours *statique*, alors que dès les représentations précoces du monde par l'enfant, le langage est mouvement et pas figement : vous êtes bien placés pour savoir que la vie du bébé questionne en permanence le dynamisme de l'interpénétration du sujet et du monde aborde à son orée. Or si on accorde de l'importance au fait que *l'inconscient est structuré comme un langage*, il faut savoir de quel langage on parle. Le fait est que Lacan lui-même a renoncé à ce qu'il appelait sa *linguisterie*, quand il essayait d'articuler sa triade Réel/Symbolique/Imaginaire, avec la linguistique structurale, décidément trop binaire telle qu'il l'a reçue de Jakobson et du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure¹¹. Et vers qui s'est-il tourné alors (entre autres) ? Vers Peirce, et sa conception du signe.

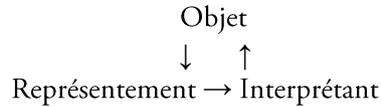
Quelle est cette conception ? C'est une définition *triadique* du signe. Elle est elle-même constituée d'un nombre conséquent de ramifications. Aussi, et sans suivre l'ordre logique propre à Peirce, dans un souci

¹⁰ Les notions corrélées d'objet bêta et de fonction alpha ont été proposées par Bion, et relèvent des processus qui assurent la « proto-symbolisation » du monde du bébé (de la réalité extérieure et de son soi). La fonction *alpha* peut être définie comme une fonction symbolique primordiale permettant à l'enfant de se souvenir, d'élaborer et de transmettre l'ensemble des expériences qui le caractérisent. Cette fonction, qui se construit par identification à celle de la mère, va transformer les « vivances émotionnelles » — éléments *bêta* — en éléments *alpha* qui peuvent être repris dans le système de pensée. Dans les cas où l'enfant ne peut transformer ses éléments *bêta* en éléments *alpha*, les premiers restent des « choses en soi » et ne peuvent qu'être évacuées par projection pour donner les objets *bêta-bizarres*, caractéristiques du fonctionnement psychotique. (A partir de Delion, *L'Enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, *op. cit.*, p.251 sq.)

¹¹ Le *Cours de linguistique générale* est l'un des plus beaux cas de succès et de contresens arrivés à l'héritage d'une pensée. Tel quel, il est l'œuvre non pas de Ferdinand de Saussure, mais de ceux qui ont voulu rendre accessible et répandre son enseignement. Il y ont réussi au-delà de toute espérance, mais au prix d'une déformation qui a rigidifié et grandement sabré dans la complexité de la pensée de Ferdinand de Saussure. C'est, entre autres, le grand mérite de la publication des *Écrits de linguistique générale*, sous la direction de Simon Bouquet, que d'avoir donné à saisir toute l'ampleur de cette complexité. Laquelle n'a rien à envier à tous les systèmes sémiotiques et linguistiques qui, depuis, s'étaient construits contre le trop rigide *CLG*. Nul doute qu'un Lacan, par exemple, eût été comblé de voir ses propres propositions logiques se refléter dans les notes de Saussure. Et à ce sujet, preuve que les querelles d'école ne sont que vanité, un peircien pure souche comme Balat n'hésite pas à faire l'éloge du *CLG* lui-même : « Lisez-le d'une traite, et vous ne manquerez pas de ressentir que cette pensée est profondément triadique. Le contenu et les orientations des manuscrits découverts ces dernières années ne me surprennent nullement. »

purement pédagogique, afin de pouvoir « piger » ce qui se passe autour de Francisco, je vais présenter ce qu'est la vie du signe en deux temps, et la schématiser en deux trilogies, qui se croisent et s'articulent.

La logique du signe se joue entre trois pôles : le représentation, l'objet et l'interprétant. Le signe, ou *sémiose* (l'action de traiter le monde par des signes), c'est un processus de construction du sens par une relation entre les trois pôles :



C'est leur interaction qui produit la signification. Enlever l'un de ces trois éléments détruirait l'atome du langage, donc le langage. Donc son sujet, on s'en apercevra — et c'est là tout l'enjeu éthique.

Le représentation, c'est ce qui représente et se perçoit : c'est le mot, mais aussi, souvent plus fondamental, le ton (de Francisco), la trace (le crachat, la phrase incomprise), le type général dont relève cette trace (et ce que Francisco ne peut arriver tout seul à nommer : l'angoisse du bris).

Ce que représente le représentation, c'est l'objet. Ce n'est pas forcément la chose réelle. À la rigueur, ce serait plus de l'ordre de la cause. Lorsqu'Odette s'adresse à Francisco, elle tente de lire les représentements dans un rapport adéquat à leur objet, au-delà des apparences. Dit grossièrement, cet objet qu'Odette repère à travers les traces de Francisco, c'est le sujet, inconscient et inaccessible, le sujet dont l'équipe fait le pari qu'il est bien là, à voir ce qui émane de sa place supposée.

Mais ce rapport ne se fait pas n'importe comment. Le renvoi des traces, du représentation à leur objet dépend d'une loi qui est fixée par l'Interprétant. Cette loi agit selon plusieurs modes : le *mode d'emploi* intuitif contenu dans le signe (interprétant immédiat), interprétant dynamique (Odette change la situation de communication), et enfin tout cela aboutit à des *lois* : interprétant final, ou *habitude*, qui stabilise le rapport représentation/objet. C'est-à-dire qu'à force de rencontrer les signes de Francisco, Odette prend pour habitude de les interpréter d'une certaine façon ; et l'équipe énonce ces lois, d'abord sous forme d'hypothèses, par exemple autour du *regard laser*. L'*habitude*, donc, c'est l'état de relative constance qui stabilise notre compréhension, l'aire de discours ; elle désigne aussi le risque de « tomber dans la routine », de figement des lois (on parlera de ce risque par la suite). Elle doit toujours être remise en branle par la dynamique de la réalité (objet réel) dans laquelle le signe est partie prenante.

Au final, l'élément clé du signe, c'est l'interprétant : il relie les deux autres termes et il définit en permanence cette liaison toujours relancée par l'objet. Ainsi la théorie peircienne du signe, et donc du langage, intègre dans son noyau même le fait d'être interprété : on a fait du chemin depuis le signe binaire. La vie sémiotique des signes, c'est le carrousel entre les trois sommets du triangle : isolez l'un, ou deux, de ces sommets, et vous perdez le rapport langagier de l'homme au monde. Au final, la vie des signes, donc la vie de la pensée, est dynamique¹². Le signe, le sujet et le monde cessent de se regarder en chiens de faïence.

*

L'accueil des signes. Une conception constructiviste du langage

Ce que nous apprend la pédopsychiatrie, c'est qu'on ne peut accéder tout seul à ce processus sémiotique : nous avons besoin pour cela de la disposition accueillante de l'entourage. Associer adéquatement un objet à un représentation, produire une pensée pour l'autre et pour soi, c'est un travail que le bébé ou l'enfant psychotique ne peuvent accomplir seuls. Cette singularité deviendra le fait de l'enfant seul lorsqu'il aura

¹² Pour résumer cette première étape de notre parcours dans la sémiotique, j'inviterais volontiers à rapprocher les deux visions du signe, binaire et triadique, de la distinction que Meltzer¹² fait entre *faim d'information* et *soif de connaissance*, la faim d'information renvoyant à la conception duelle du signe et la soif de connaissance au signe peircien.

intégré la maîtrise des fonctions du signe, et qu'il saura régler l'émission et l'interprétation de ses représentements dans un rapport au monde qui soit vraiment ajusté et indépendant. Cette maîtrise dépend d'une dynamique du Moi archaïque, qui progressivement structure les catégories sémiotiques : la myriade des objets réels se regroupent en types généraux, et deviennent manipulables. Si Delion insiste sur cette fonction moïque de l'interprétant, c'est que le bébé y accède précisément là où l'enfant autiste se trouve empêché de la trouver. Si ce que l'enfant articule prend valeur de signe pour l'écoute qui accueille, sa parole tiendra de plus en plus compte de cette réception, et l'enfant entrera dans l'engrenage du langage ; Francisco par instants, grâce à l'équipe, *rentre* dans cette aire hors de laquelle il était la proie sans défense de l'angoisse.

Le problème, c'est que cette angoisse est contagieuse. Je cite B. Golse : *Quand les enfants autistes nous regardent, et tel n'est pas toujours le cas, rien n'est moins sûr, au fond, qu'ils nous regardent. Leur regard nous entraîne tout au fond de la mer*¹³. Il est d'autant plus difficile de résister alors à la tentation de neutraliser la violence de la vérité. Alors qu'au contraire, il faut oser la *déchaîner*. Pour cela, il faut supposer un sujet derrière la violence, présent bien que loin, et le respecter. L'éthique de votre praxis est de faire ce pari que, même dans ce qui ne s'adresse pas à vous, il y a des indices que vous allez décider d'interpréter, et qui grâce à cette décision, vont peut-être advenir à l'état de signes pleins : vous accueillez un objet, même sans savoir s'il est le bon, car peu importe : ce qui est important, c'est son entrée dans le circuit de l'interprétation, qui fait émerger l'hypothèse d'un sujet. Le sujet est désormais inscrit dans la lecture des échanges, *puisque* vous lui renvoyez ces indices, une fois que vous les avez ingurgités et transformés en signes. De fait, ce renvoi tient lieu d'hypothèse interprétative. La réaction de l'enfant, ou son absence de réaction, vous mènera à affiner ensuite votre interprétation de façon toujours plus fine. Cette loi fera contact ou non avec le réel, selon que vous avez ou non *touché juste*. On devine qu'Odette n'a pas trouvé la bonne réponse du premier coup.

Mais justement, comment ajuster cela ? Comment passer d'un interprétant, d'un représentement, d'un objet à l'autre ? Pour saisir cela, il faut franchir une étape dans notre modélisation de la complexité du langage, et en venir à la seconde triade annoncée tantôt.

*

Feuilletage du langage

Résumons-nous. La sémiologie se définit par la triade Représentement/Objet /Interprétant, et la vie du signe, c'est le carrousel logique entre les trois. Mais dire cela, c'est encore trop simplifier la vie du langage, car c'est la voir de façon trop abstraite. Vous le savez mieux que quiconque, quand on communique, cela ne passe pas que par un seul canal, dans la seule dimension consciente : Odette et Francisco nous le montrent bien, il y a différentes strates dans la communication. On pourrait croire que cela ne relève que du contexte, et qu'il n'y a là que du *détail*, circonstance pratique : au contraire, Peirce va intégrer cette stratification dans la définition du signe : autrement dit, l'atome du langage est un feuilleté, et le carrousel tourne sur plusieurs dimensions à la fois. Ce feuilleté vous concerne, car il se met en place durant les phases précoces d'instauration du langage.

Mais avant de rapprocher sémiotique et psychodynamique, je dois d'abord vous présenter ce feuilletage dans sa logique propre. Il vise à distinguer les différents modes d'être d'un signe : possible, réel (matériel) ou nécessaire. Le premier mode, Peirce l'appelle *priméité* ; le deuxième, *secondéité* ; et le troisième, *tiércéité*. Prenons comme exemple les hiéroglyphes sur la pierre de Rosette que Champollion déchiffra, et qui reproduit un même texte en trois langues : hiéroglyphique, démotique, grec. Dire qu'un signe existe sur le mode du possible, c'est dire qu'il représente quelque chose sans que l'on sache quoi : la signification des hiéroglyphes avant que Champollion ne les interprète, leur façon d'être des signes, demeure en suspens. Et tant qu'on n'y touchera pas, ils n'auront aucune existence réelle. Telle est la priméité. Considérons

¹³ B. Golse, *Du Corps à la pensée*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2000, p.106.

maintenant les hiéroglyphes en tant qu'ils sont là sur la pierre, tracés. Ce n'est plus leur fonction signifiante qu'on regarde, mais leur présence matérielle ; par le seul fait de côtoyer les deux autres textes dont on sait qu'*eux*, ils signifient quelque chose, leur présence, dessin après dessin, incarne la présence d'une signification. La chose tracée impose dans la situation une seconde chose tout aussi réelle, « autre chose » bien qu'encore obscure, mais peu importe. La secondarité, l'être réel, matériel des signes, c'est leur inscription, au sens actif du mot : ils inscrivent qu'il y a quelque chose au lieu de rien, et qu'il n'est pas possible de faire sans. Dans la tiercéité, ça y est, Champollion a enfin découvert la loi du code hiéroglyphique. On peut considérer ces étranges signes non plus comme de pures possibilités ou des présences brutes, mais comme des signes à la signification prévisible. Désormais, chaque fois qu'ils apparaîtront à la surface d'un papyrus, les hiéroglyphes porteront avec eux un objet strictement interprétable. Autrement dit, une habitude est acquise. Désormais, on saura déchiffrer tout texte écrit en langue hiéroglyphique.

*

Les interactions, ou les mises en scène de la sémiotique

Ces termes logiques, quel théâtre ont-ils pu faire dans la pensée de Delion, vu qu'il n'est pas égyptologue, mais psychiatre ? Comment les articuler avec la psycho-dynamique ? Le tableau 1 de l'Annexe à cette arabesque, tableau encore vide, représente la disposition d'ensemble des catégories sémiotiques et psycho-dynamiques :

	3. Interprétant	2. Objet	1. Représentement
3. Tiercéité Interactions fantasmatiques Registre secondaire ; Genre signifiant			
2. Secondarité Inter. comportementales Registre primaire ; Genre matériel			
1. Priméité Interactions Affectives Registre originaire ; Genre émotionnel, affectif			

En un sens, il nous montre la scène vide, et Delion va remplir progressivement ces cases vides par la suite. Car la rencontre entre le bébé et l'adulte, c'est une *scène* où se déroule la sémiotique pour la toute première fois. On va en prendre possession grâce aux interactions précoces, qui se déploient sur trois plans : affectif, comportemental et fantasmatique. Elles plongent le bébé dans un bain sémiotique. Elles sont la *mise en scène* de la sémiotique : elles donnent le ton (affectif), elles dirigent le jeu (comportemental), elles surdéterminent le sens (fantasmatique) de ce jeu. Au final, on a trois canaux de communication : tonal, comportemental (matériel, corporel) et fantasmatique. Ces canaux, Delion les associe respectivement à la 1^{te}, 2^{te} et 3^{te}. Enfin, il les fait correspondre aux trois catégories : originaire, primaire, secondaire. Le carrousel entre représentements, objets et interprétants se déploie sur chacun de ces canaux : il tourne sur trois surfaces à la fois, et cela nous donne 9 cases¹⁴.

¹⁴ Ce nombre et cette disposition des cases sembleront arbitraires : en un sens ils le sont. Ils le sont déjà beaucoup moins quand on sait que Delion dispose ces différentes étapes, et ces différents types de présence du signe, selon un ordre de déduction proprement peircien, par « trichotomies ». Elle devient encore plus intéressante quand on sait que, via Balat et Oury, ce « tableau à 9 cases » (Delion, *L'Enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, op. cit., p.140sq.) reprend les catégories d'un tableau que Lacan développe dans son commentaire de l'œuvre de Freud *Inhibition, symptôme, angoisse*. Je n'insiste pas sur ces différentes strates théoriques et interprétatives, dont il faut cependant bien savoir qu'elles ne sont pas lubies d'exégètes, manipulations d'apprenti-sémioticiens, mais au contraire tentative rigoureuse *et* aventureuse d'articuler la logique complexe de la psychose et du langage à travers les deux éclairages, à la

Delion va dynamiser le tableau en un schéma pour retracer l'accès au Moi archaïque, en prenant comme point de bascule le moment des premières inscriptions (schémas 2 et 3 de l'annexe). Le tout est articulé avec l'appareil métapsychologique issu de Freud, Bion, Klein, Winnicott, Lacan, Lebovici, Golse, et surtout Balat. Et c'est à partir de cette matrice du langage qu'il développe une sémiotique des pathologies autistiques et psychotiques (schéma 4 de l'annexe), avec les apports entre autres de G. Haag, Tustin, Szondi, J. Schotte, J. Oury et D. Roulot.

Je ne peux m'attarder sur ces développements complexes, mais je renvoie à l'annexe pour, ne serait-ce que vous indiquer la finesse de la sémiologie ainsi élaborée par Delion, et tout ce qu'elle peut apporter dans une analyse ou un diagnostic. Je signale que Delion, vers la fin de son ouvrage, offre un tableau clinique qui met en congruence les propositions de Geneviève Haag sur « l'évolution de l'autisme infantile traité¹⁵ » et la vision sémiotique qui peut sous-tendre une telle évolution. Je relèverai en fin de parcours les ouvertures théoriques importantes que rend possible une telle congruence entre logique et psychodynamique. Mais pour l'instant, j'essaierai seulement de vous présenter quelques lignes de lecture de ce schéma, ainsi que ses conséquences sur le plan de la pratique.

*

Psychodynamique des 1^{er}, 2^{es} et 3^{es}

Dans la priméité il n'est question que de possibilité pure¹⁶, que Delion rapproche des systèmes d'identification primitifs, et de l'*archaïque* de Tustin. Reprenons la réaction d'Odette. Sans même chercher à nommer l'angoisse pure de Francisco, elle est sensible à sa tonalité qui n'arrive même pas à se canaliser en des mots compréhensibles ; sans cela, en effet, pourrait-elle y répondre ainsi, dans une tonalité ajustée aussi profondément qu'est profondément ancrée la violence de l'enfant ? La priméité d'un vécu, c'est le pur vécu, en deçà même du fait d'être *senti comme vécu* ; c'est proche du *pathique*, notion introduite par E. Strauss et présentée ainsi par H. Maldiney :

Strauss met à nu dans le sentir un ressentir : ni réflexion, ni affection de soi par soi. La polarité sujet-objet, le redoublement intérieur de la conscience de soi, ne sont pas niables, mais ils sont seconds, et ne sont possibles qu'à partir d'une situation plus originaire : celle du sentir. Avec le percevoir, premier niveau de l'objectivation, nous sommes déjà sortis du sentir. On peut parler de « l'être-là » du sentir comme d'un être-avec-le-monde plutôt que d'un être-au-monde. Un être-avec qui se déploie en direction du sujet et de l'objet, qui ne deviendront tels qu'après coup. Straus nomme moment pathique cette dimension intérieure du sentir, avant et en dehors de toute référence à un objet perçu. Il s'agit d'une autre logique [que la logique objectale] et cette logique est une esthétique intégralement exprimable en termes d'espace et de temps, phénoménologie constituée au niveau du Sentir et du Se Mouvoir¹⁷.

À quoi nous sert ce pathique ? À voir que les interactions affectives sont un lieu de communication transmodale. Le bébé et sa mère évoluent dans un dialogue transversal à tout code, *en douce* : les représentements eux-mêmes sont quasiment intangibles. C'est la tonalité de l'angoisse qui signifie, en-deçà même de toutes ses déterminations particulières. Pour entendre cela, il y faut d'autant plus un art de l'écoute polymodale : repérer le *clandestin* du signe et lui répondre de même, *en douce*. Mère et enfant évoluent sans passer par du réflexif, ni même par un besoin d'agir, mais par un pur co-sentir. Et parce qu'il y a résonance entre ces deux sentir, quelque chose va pouvoir se jouer sur la scène des actes. Aussi, même dans l'échange qui semblera le plus strictement comportemental, cette trame impalpable de la 1^{er} reste

fois radicalement disjoints et fondamentalement en écho, qu'en proposent la psychanalyse lacanienne et la sémiotique peircienne.

¹⁵ G. Haag, « Grille de repérage clinique des étapes évolutives de l'autisme infantile traité » (en coll.), *La Psychiatrie de l'enfant*, XXXVIII, 2, 497-527.

¹⁶ Par exemple, je ne considère même pas la trace de rouge que je vois sur ce mur, ni même l'idée du rouge *en soi*, mais seulement de la qualité par laquelle le rouge ne paraît pas autre chose que du rouge.

¹⁷ Henri Maldiney, *Regard, parole, espace*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973, p.136-138. Cité par Delion, *in op. cit.*

présente, comme condition de possibilité. Mère et enfant font se rencontrer leurs vécus originaires, et dans ce registre de l'affect, la possibilité d'un monde commun s'installe.

La scène des actes, c'est la secondéité, notre 2^e ligne, où on communique avec la présence des traces, même les plus ténues, mais qui sont cependant bel et bien agissantes¹⁸. C'est toujours le même *je ne sais quoi* de la priméité, mais maintenant vécu *comme* je ne sais quoi. Odette agit en coprésence avec ces signes, elle fait signe à Francisco et fait contrepoids à cette angoisse qu'elle supposait de façon immédiate, primale. La secondéité fait embrayer la situation réelle sur la priméité ; et symétriquement, dans la priméité s'ancre la qualité de cette présence active (on verra comment). Bref, il n'y a pas de secondéité sans priméité.

La secondéité, c'est donc l'actualité de tout ce qui est. On pourrait s'en contenter. Odette calme l'enfant : ça suffit, apparemment, pour les gestionnaires d'ambiance. Mais c'est un leurre : si cela suffisait, n'importe qui pourrait faire comme Odette. Or force est de constater que ce n'est pas le cas. Donc, on pourrait se contenter de la seule *efficacité*. Pourtant, on ne cesse jamais d'en chercher les lois. Où ? Dans la tiercéité, qui, elle, est pensée de tout ce qui est. C'est la compréhension, par Odette et l'équipe, de toute la chaîne qui relie le sourire de Francisco répétant *Réparer le carreau*, à sa soudaine accalmie et au câlin qu'il part faire à Marie-Agnès. On a « pigé » comment ça marche. Les intuitions pro-posées dans la 1^{er}, déposées dans la 2^{er}, sont abstraites en une habitude qui règlera dans l'avenir les situations similaires. Cette quête, qui du réel abstrait le savoir, d'aucuns l'appellent *théorie*. Lorsque B. Golse fait du bébé un philosophe qui modélise et perçoit le monde de façon poétique, le propos ne me semble pas loin de cette tiercéité, sémiotisation du monde, présente y compris dans certains stades précoces du développement du bébé. Sur ce point, je renvoie à Lebovici et à la théorie de « la triangulation généralisée à tiers substituable » d'André Green.

La vie sémiotique est faite du passage entre ces lignes et ces cases, où les visages du signe varient beaucoup. En rencontrant ces différents visages, le bébé va accéder au langage. D'abord étayé, contenu par l'effort interprétatif de son entourage, puis seul, une fois introjectés ces contenants dans son propre psychisme. Delion regarde en profondeur la logique qui relie ces différentes étapes à partir de l'exemple canonique du bébé cheminant de la sensation d'estomac vide de lait comme élément *bêta*, c'est-à-dire même pas la faim réelle mais sa pure qualité, à l'habitude : *J'ai compris que quand j'ai faim, je dois téter le sein qui me procure du lait*. Delion ici (schémas 3 et 4) modélise la spirale progressive de la maîtrise du langage. La progression du bébé de la priméité vers la tiercéité sera son accès à cette maîtrise : remontée des lignes ; peu à peu, à partir de ses objets et représentements archaïques, il chemine vers l'établissement de lois interprétatives et il se fera peu à peu l'interprète de sa propre parole : parcours des colonnes de droite à gauche. C'est dans ce même schéma que va être intégré le crachat de Francisco : d'abord bloqué, puis capable de circuler dans les neuf cases.

*

Du crachat jusqu'à son interprétation finale

Le lire dans sa priméité, c'est tenir compte en lui de l'angoisse, sans qu'il soit question de sa signification ou de sa destination. Odette interprète ce qui passe sur un mode *flottant* (case 1.3) et le Représentement est de l'ordre du *tonal* (case 1.1), au plus proche de l'angoisse archaïque qu'Odette rapproche d'un Objet possible (case 1.2). Et si plus tard, un objet, une « cause », se révèle réellement associable au crachat, il se sera ancré dans cette case et cette ligne, dans l'impalpable et l'affectif.

Ce *plus tard*, il arrive dans la 2^{er}, lorsque l'objet possible devient un indice tangible (case 2.2), une fois pris dans les interactions comportementales. En interpellant l'enfant, la parole d'Odette (case 2.3) articule réellement ce qui demeurait flottant : le tonal *s'incorpore* (J. Oury) en une trace, matérielle et corporelle

¹⁸ La secondéité, c'est aussi le mode d'être de l'odeur que renifle l'animal aux aguets et qui lui *fait signe*, c'est la somme fade des petits indices que le commissaire Maigret laisse s'amonceler et d'où sortira sa lecture du milieu. On le verra dans la suite, c'est donc la dimension par excellence des *indices*.

(case 2.1). Cette trace et l'indice qu'elle révèle, Odette les met en rapport. Ce faisant, elle fait acte d'interprétation, au sens psychanalytique : elle *déchaîne la vérité*¹⁹. Sans Odette, Francisco resterait coincé dans l'angoisse pure et n'aurait plus que les passages à l'acte comme vecteur. A présent au contraire, l'angoisse peut se dialectiser, extériorisée dans la trace du crachat et rapportée à l'acte dynamique, singulier qui a *poussé* en Francisco : cracher l'angoisse faute de la dire.

Pouvoir la dire, c'est franchir l'ultime étape, vers la tiercéité, l'état du langage où enfin, une trace désigne une chose, un représentement désigne un objet, selon une signification stabilisée. Lorsqu'Odette et l'équipe arrivent à déduire et établir une telle loi, les manifestations comportementales de Francisco apparaissent comme relevant d'un type précis (case 3.1). En fait, vous le savez (je vous renvoie à la question des *représentations d'interactions généralisées* et aux travaux de Daniel Stern), c'est autour de la répétition de ces traces, d'abord perçues comme isolées, qu'émerge réellement un ensemble abstrait, général : la catégorie de *l'angoisse du bris*. A ces types, on peut rattacher les comportements et les émois de Francisco : les indices deviennent les objets identifiés et pensables, autrement dit une réalité symbolique : des symboles (case 3.2). A ce stade, l'interprétation de la pure possibilité d'angoisse, contenue dans le crachat, est arrivée à son terme : on reconnaît ce qui cherchait à s'y dire, on sait désormais quoi lui répondre : une habitude s'est instaurée (case 3.3). Lorsque la sémiologie du crachat s'est déployée *jusqu'à* la couche de la tiercéité, toutes les harmoniques de signification se sont pleinement déployées. Pour cette fois...

C'est ce stade de maîtrise sémiotique auquel Francisco, justement, ne peut accéder, mais qu'Odette suppose déployable en lui, énonce pour lui, manipule à sa place, et lui offre comme une articulation possible alors qu'il était incapable, seul, de se sortir du règne totalitaire de son angoisse. Odette porte sur ses épaules psychiques la possibilité du sujet qui demeurait bloquée en l'enfant.

Cela nous permet de bien préciser une chose : le signe et son carrousel disposent un sujet au langage. Ce sujet, ici, c'est Francisco. Il demeure l'interprète du signe, même si c'est Odette qui, en un sens, « prend le relais » là où Francisco, empêché, entravé, ne peut porter jusqu'à terme ce signe. C'est toujours Francisco qui reste l'ultime autorité quant au sens du signe. On peut même dire de façon plus précise que, dans le carrousel du signe, le sujet est une dimension : l'interprète est une fonction, et peut importe la personne qui incarne cette fonction, qui la remplit ; le sujet ne se réduit pas à cette question *personnelle* — et cela, Odette, et toute l'équipe, le sait. On ne se trompe pas de sujet, quand on a une maîtrise et une éthique dignes de ce nom. Je laisse ce point en suspens, car nous n'allons pas tarder à le reprendre.

Et plus généralement, cette fonction interprétante est aussi remplie, quotidiennement, par l'entourage de tout enfant. Cela revient à dire que dès les premiers échanges, le bébé baigne dans la qualité de langage importée par l'autre dans la situation d'interaction. Le langage, la tiercéité prennent toujours d'abord le visage de l'autre, sa voix, sa langue. A ce niveau archaïque²⁰, la communication doit passer par la couche la plus affective du psychisme : la priméité de la mère, qui communique avec celle de l'enfant (au sens où l'on dit qu'un endroit communique avec un autre), est comme le *cheval de Troie* par où entre ce dont le bébé n'a pas encore la notion et qui pourtant le marque. Le canal de la priméité est le cordon ombilical sémiotique le plus proche de son prédécesseur biologique ; par lui, la psyché des parents intègre dans son activité langagière ce petit être qu'ils *nourrissent de leur soin*, en l'aspirant ainsi dans leurs façons d'être humains, en lui inspirant ses premiers balbutiements de petit d'homme. Bref, il faut bien en passer par l'hypothèse des interactions précoces. Imaginons pour nous en convaincre le cas opposé, hélas, d'un bébé plongeant sans qu'on s'en rende compte autour : un symptôme grave ne serait jamais réellement pris en charge, une volonté de signifier sans personne sur la rive pour l'accueillir et le sauver de la noyade : une machine sémiotique au point mort. Conclusion de ce tableau morbide : Francisco sans Odette, ou le bébé sans sa mère, ne sauraient exister au-delà de leurs éléments *bêta*. Le carrousel du signe, immobile : un représentement sans (la recherche de) son objet, dans un désert d'interprétants. Quant au feuilleté, il ne serait que platitude pure de la 1^{te} sans accès à la 2^{te}.

¹⁹ Cette expression est entre autres dans le *Séminaire* « D'un discours qui ne serait pas du semblant ».

²⁰ Depuis une psyché autre, apparaissent les prémisses de la *fonction d'objectivité* et de *séparabilité*.

*

La tiercéité, clé de voûte de l'édifice symbolique

Eh bien, cette conclusion permet de comprendre avec la même logique comment l'on passe d'une ligne à l'autre de notre tableau. Car la priméité, seule, n'a pas le pouvoir de faire émerger la secondéité : le réel ne naît pas *ex nihilo* du possible (et d'ailleurs, la loi ne découle pas plus naturellement du réel) : On peut même dire que c'est tout l'inverse. Le bébé ne recrée pas le langage à partir de rien, il s'intègre dans le monde, qui est groupe et langage (René Kaes dit que *le monde est corps et groupe*), et il ne bâtit pas tout seul notre schéma ligne après ligne, case après case : tout le tableau est toujours déjà là : remplir dans la réalité cette condition logique, c'est la fonction de l'entourage de l'enfant. Les seules fonctions auxquelles a accès le bébé sont les cases du bas à droite. Si les fonctions inscrites dans les cases du haut de notre tableau n'étaient pas d'abord prises en charge par l'interprétation de l'entourage pour venir au devant des fonctions des cases du bas, jamais l'enfant n'arriverait à dépasser certains stades d'expression. Autrement dit, la ligne du haut, la 3^é n'est pas seulement l'achèvement du tableau : c'en est aussi la clé de voûte. Il y a de la 3^é qui vient agir même au cœur de la 1^é et injecter sa faculté de mise en liaison dans la 1^é. Le bébé, au départ, ne dispose précisément pas de cette tiercéité, cette couche des harmoniques fantasmatiques, mais dépend de celles de sa mère, dont la présence donne le la aux interactions affectives. Dans cet ordre d'idées, Francisco seul n'arriverait pas à calmer son angoisse archaïque si Odette ne venait agir et piger, avec ses fantasmes et son contretransfert. Ainsi, une boucle s'effectue entre les lignes de notre tableau, exactement comme le carrousel entre les colonnes : cette boucle injecte la vertu *symboligène* (Dolto) dans les interactions affectives et comportementales²¹. Je viens de lâcher ce mot : *symboligène* — donc parlons lacanien : La 3^é, c'est l'instauration du Symbolique, qui injecte de l'organisation au sein du donné : elle instaure de la médiation et de la modification au niveau de la priméité et de la secondéité, elle permet le passage et l'échange des différents signes au sein de ce qui n'est plus de l'immédiat indéterminé, mais un monde travaillé par de la structuration. La 3^é n'est donc pas seulement la *fine fleur* de l'interprétation, le diagnostic en béton armé, une fois détaché des situations qui nous y ont mené : la 3^é, c'est ce qui règle, *c'est la règle comme présence réelle*.

Deux lois sémiotiques structurent l'interprétation véritable : un phénomène d'intégration croissante (de la 1^é dans la 2^é, et des deux dans la 3^é), qui ne va donc pas sans une dépendance tout aussi croissante (pas de 2^é sans 1^é, et pas de 3^é sans les deux autres). Grâce à ces lois, la communication entre le bébé et son entourage se fait « en 3D ». Chaque *couche* d'interactions apporte sa richesse spécifique à la qualité de la communication. Celle-ci ne pourrait jamais aller labourer aussi profond si Représentements, Objets et Interprétants n'étaient, dans la priméité, colorés par ces pures possibilités encore non limitées par ce qu'ils pourront advenir ; la communication ne pourrait jamais être aussi ouverte sur la réelle incarnation (ou plutôt « incorporation », dirait Jean Oury) et sur une réelle transformation, que dans son passage à travers la secondéité. La communication, enfin, ne pourra jamais être aussi pleinement fertile, souple, qu'en se déployant dans le tissu de liens rendu possibles de façon pérenne par la dimension structurante et symbolique de la tiercéité ; c'est pourquoi, peu à peu les visages des Représentements, Objets et Interprétants gagnent en signifiante au fur et à mesure qu'on *monte* de la priméité des interactions affectives vers la tiercéité des interactions fantasmatiques.

²¹ Cette rétroaction n'a rien de magique dans son advenue : il s'agit de *psychodynamiser* la sémiotique pour le voir ; mais symétriquement, c'est à son bon fonctionnement que l'on juge de la qualité de l'interprétation à laquelle sont soumis les signes émis par le bébé. Et ce qui permet de jauger cette qualité, c'est la valeur structurelle, finale de la logique du tableau pris dans son ensemble, et au sein duquel finalement, peu importe de savoir qui fait quoi : le tout est que le signe fasse son petit bonhomme de chemin. Alors, le sujet sera assuré de pouvoir faire le sien. Qui évidemment n'est *jamais* tracé d'avance.

Mais il ne faut pas oublier une troisième loi, tout aussi importante : en assurant intégration et dépendance croissante entre les différents niveaux, la tiercéité empêche chacun d'entre eux de se fermer aux autres. La tiercéité instaure dans la vie du signe le règne de la transuasion — encore un mot barbare, mais dont une syllabe me semble parlante : ce *trans-*, qui à la fois traverse et relie les espaces que régit la loi. Il tient à la fois du transsibérien, qui parcourt une immense région et ipso facto la structure, donc l'unifie malgré son immensité : 3té ; de la transhumance, suivant des chemins pourtant jamais tracés d'avance et pour lesquels un raisonnement pratique, incarné par exemple dans l'acte d'Odette, reste le moment réel de création logique aux croisements de l'existence : 2té ; et enfin de la transformation, qui fait que prendre un embranchement, ce n'est pas effacer le trajet parcouru, et que regarder l'avenir suppose tout sauf considérer le passé comme figé : 1té. L'existence a beau être une liste à la Prévert de hasards, cette liste n'en développe pas moins une morphologie singulière qui la rapproche plus de la beauté de la statue intérieure qui sont en nous, de notre trait unaire, que des va-et-vient des aveugles hasards de Fortune. Sans ce mouvement, quelle chance aurait le geste d'Odette de redéployer la situation de souffrance de l'équipe et de l'enfant ?

*

Fermetures et blocages : sémiotique de quelques pathologies

Pourquoi la non-fermeture des trois niveaux entre eux est-elle si importante ? Parce que cette fermeture, qui bloque le trajet des signes et de leur interprétation, c'est ce qui définit la pathologie d'un point de vue sémiotique. C'est pour cela que Delion interprète les pathologies selon les catégories sémiotiques (schéma 5). En simplifiant sa théorie, la fermeture au seul niveau de priméité marque l'état autistique, où la tridimensionnalité du corps demeure encore inaccessible ; la fermeture à hauteur de secondéité marque l'être-là du psychotique²², qui n'arrive pas à franchir le Rubicon de la fonction forclusive. Ainsi, entre autres, Delion reprend le travail de G. Haag sur la clinique de la sortie progressive de l'autisme, en faisant correspondre les différents stades de réintégration des fonctions psychiques avec le rétablissement du passage entre les lignes de notre tableau²³.

Mais on oublie souvent la pathologie de la tiercéité fermée sur elle-même. Quelle est-elle ? C'est le refoulement de tout ce qui n'est pas *rationnel* (ou rationalisé... : corps, tonal, etc.) et ce faisant, c'est l'abrasion de toute l'harmonique fantasmatique. C'est le retrait dans la seule logique binaire, même fardée du masque de l'*universalité*, et qui ne connaît que des lois cadres auxquelles obéit un univers uniquement composé de cas particuliers, (re)connaissables, comme si les émergences singulières relevant du sujet y valaient pour rien. Ce retrait frileux châtre tout ce qui, émergeant, dépasse les jugements tout faits et pourrait les défiger, en les remettant en permanence au contact du contingent, du pathique, de ce qui garde un ancrage dans le désir. Pour désigner cette maladie, aliénation (sur)moïque au règne de l'opinion, à la doxa, J. Oury parle d'*endoxalite aiguë* ; ce symptôme, aussi grave que d'autres, relève d'une maladie d'autant moins perçue qu'elle est massivement répandue : la *normopathie*. Sa manifestation clinique, c'est

²² *Secondéité pure* comme dit Danièle Roulot (cf. *Paysage de l'impossible. Clinique des psychoses*, Nîmes, Le Champ social, « psychothérapie institutionnelle », 2003).

²³ Pour établir un lien avec l'enfant, il faut tenir compte du degré d'*enfoncement au fond de la mer* dans lequel il paraît plongé. La problématique du soin n'est jamais fixable une fois pour toute (le rêve actuel des diagnostics...) ; le dispositif évolue avec la pathologie, et son critère de pertinence est toujours en rapport avec la singularité de l'enfant. Un enfant peut n'être qu'un simple émetteur de représentements (cela correspond à l'*autisme réussi*, selon la grille d'évolution clinique de l'autisme infantile mise au point par G. Haag) ; il peut articuler quelque chose d'un « savoir », certes incommunicable par du langage rationalisé, mais incarnant au moins un rapport entre les représentements et leurs objets supposés (c'est le cas du psychotique selon D. Roulot ; cela correspond aussi à la *récupération de la 1^e peau* puis à la *phase symbiotique installée*) ; l'enfant peut enfin maîtriser la relation objet/représentement par une loi qui soit de l'ordre du transmissible et du discutable. Selon les cas, packing, atelier-pataugeoire, atelier-conte, thérapie, etc. aident l'enfant à aborder, et parfois de si loin, les rivages du symbole, proposant autant de contenants, de corps et de pensée, articulés sur les registres intra- et extra-psychique, et sur la culture du milieu.

le refuge dans les *ça-va-de-soi*. Le normopathe, c'est *vouzémoi*, le névrosé lambda ; celui qui croit être normal alors qu'il n'est que normé²⁴. C'est pourquoi je dirai que la qualité de son être-là, c'est la connerie — et nous en sommes tous plus ou moins atteints. Procédons en effet par la négative : vous aurez remarqué que ce n'est jamais à l'aune de la connerie que l'on juge les propos, productions ou être-là des psychotiques. Un regard qui, du fond de la mer, *n'arrive pas* à nous regarder, ça *ne peut pas* être con. Pour ce qui est des normopathes, hélas...

Mais revenons à Francisco et aux dégâts d'une approche purement rationalisante, positiviste : on peut imaginer que, de par l'échec d'un savoir préétabli, son crachat sera traité dans la clôture d'une pure interaction comportementale : *Francisco est un type-violent, il me crache dessus, je cherche pas plus loin, je lui balance une beigne. Rien à foutre de savoir pourquoi il crache. Qu'il crève dans sa méchanceté, ou qu'on l'azimute à coup de cachetons*. Là, sous le comportement, on ne suppose carrément plus aucune priméité que ce soit ! Avec ça, toute véritable constitution de ce symptôme en objet de savoir inédit se trouve interdite. On en reste au symptôme et à sa contention. Pas besoin de remonter dans le temps ou d'aller voir ailleurs : il y a des lieux, à notre époque et chez nous, où, dans l'euphémisation ouatée et l'asepsie des normes en vigueur, des Francisco crèvent tout doucement. Je pense au livre de P. Coupechoux, *Un Monde de fous. Comment notre société maltraite ses malades mentaux*, qui date de 2006... À ne pas lire un jour de pessimisme trop appuyé. Dans ces lieux mortifères, deux aliénations se surajoutent, au lieu de se dialectiser : l'une toute compréhensible, à notre sensibilité et à nos fantasmes, et l'autre, beaucoup moins défendable, à la structure *hypermoïque* du champ social : c'est elle, la normopathie et ses corollaires ô combien répandus. Celle qui peut faire descendre un enfant encore plus profond que le fond de la mer.

II.

Ni personne, ni hiérarchie : La praxis thérapeutique, lieu véritable de l'interprétation

Tout à l'inverse, pour indiquer ce que peut être une véritable 3^é qui ne se ferme pas aux deux autres dimensions, donc une habitude au sens noble du terme, j'opposerai à ces tableaux morbides le souvenir d'une femme de ménage de la clinique de La Borde. A l'instar d'Odette, elle occupait une place privilégiée dans la constellation existentielle d'un schizophrène. Alors que rien ne la préposait administrativement à cette *tâche*, et que bien des empêchements relevant du juridique pouvaient empêcher l'infirmière de prendre certaines responsabilités, les psychiatres prirent néanmoins cette situation transférentielle au sérieux et avec cette employée, ils travaillèrent ce qu'il en était de son propre contre-transfert. Loin de lui retirer sa responsabilité dans l'efficacité sémiotique, sous prétexte de son statut social subalterne, ils lui donnèrent de leur pouvoir, un espace de liberté où, à partir de sa place réelle, elle a pu travailler son statut d'Interprétant dynamique pour le faire accéder pleinement à celui d'Interprétant final : autrement dit, ils lui donnèrent les moyens de transformer son savoir et d'en devenir maîtresse. C'est ainsi que, dans un lieu symbolique qui n'était pas du semblant, et qui ne ressemblait pas à ce qui tend à se généraliser au sein des guignolades sordides des administrations médicale, éducative, pénitentiaire, une femme de ménage devint psychanalyste.

Ce que l'on définit ici n'est pas mince : c'est une pratique qui n'écrase pas la singularité des sujets et de leurs interactions sous la logique sociale, c'est une pratique qui au contraire se structure autour de ces émergences. Cela s'appelle une praxis. La praxis est une pratique qui crée des objets et de la valeur, mais où les praticiens sont maîtres du processus de production, et donc maîtres de la valeur produite, qui devient aussi indissociablement la leur. Les praticiens sont donc maîtres de leurs conditions de travail et

²⁴ C'est en cela que toute croyance a le pouvoir premier de normaliser et de naturaliser ce à quoi elle s'attache. Qu'elle ne mène pas forcément à la normopathie, c'est tout aussi vrai — mais seulement si elle n'est pas coupée du dialogue avec les autres dimensions qui font, et fondent, la praxis (j'y reviens plus loin dans ce texte).

d'existence, et de la qualité de cette existence : une praxis est donc créatrice d'une valeur qui touche le sujet lui-même (poiesis), qui n'est plus seulement un agent qui ne *vaut* que ce que vaut son effort ; liberté, pouvoir et responsabilité vont de pair dans la praxis, et tout est noué ensemble : la valeur de soi et du groupe, et la valeur de la production : avec la praxis, on assiste à une définition générale, complexe, de la valeur. Une praxis peut avoir la taille minuscule d'une petite équipe soignante, dérisoire en termes de logique managériale ; mais, pour cette même raison qui fait son humilité, elle peut aussi devenir le *lieu* où l'humain se (re)tisse.

*

Les trois fonctions sémiotiques de l'équipe accueillante

J'en viens aux trois fonctions soignantes que Delion assigne à l'équipe d'accueil. Elle porte l'être souffrant, fonction de *portance*, ou « phorique », qui assume *le lointain de l'autre* (J. Oury) jusqu'à ce qu'autrui puisse se porter soi-même. Cette fonction dépasse la technique de soins et l'intègre à une éthique du souci de l'autre. On y reviendra. Elle est impensable séparément de deux autres fonctions, qui instaurent un climat de langage. L'une est la fonction métaphorique. L'apport augural du langage et de la 3^è, est de manipuler librement des significations : a-t-on jamais vu une colombe préoccupée par la paix ? En disséquant un cœur, avez-vous vu l'amour mort ? Pourtant, ce sont là deux métaphores, bel et bien réelles, puisqu'elles s'imposent dans la vie de tous²⁵ et qu'elles sont aussi réelles que le réel qu'elles bousculent. Eh bien, vous, vous réinstaurerez la possibilité de métaphoriser chez des êtres qui, ancrés dans la souffrance du Réel, ne peuvent s'en détacher. La troisième fonction de l'équipe consiste à donner sens aux signes émis par un sujet, ou au moins aux indices reçus depuis sa provenance supposée ; cela n'est possible qu'à la condition de pouvoir porter ces signes : l'équipe soignante se fait donc *sémaphore, porteuse de signes* : fonction sémaphorique. Dans un tel milieu de langage, où il y a à la fois habitude et ouverture, structure symbologène et liberté, le sens, et avec lui son sujet, circulent d'un lieu à l'autre : permettre une telle circulation dans un groupe thérapeutique, c'est savoir se tenir à la bonne distance du sujet que l'on accueille pour ne pas l'écraser ni le laisser tomber.

Autre point crucial, autre évidence : ces *fonctions soignantes* s'instaurent à hauteur de milieu, et non par tel ou tel individu : c'est la structure de toute l'équipe qui intègre Francisco, qui est soignante, et pas seulement les sujets-supposés-soigner. Distinguer une fonction de celui qui l'incarne est fondamental, afin de ne jamais figer la place d'un sujet : cette identification mortifère mènerait à bloquer les individus à la place qui leur est assignée d'emblée. L'attente sociale, bloquée par le spéculaire et le rapport de force (hiérarchique ou autre), hélas, écrase souvent ces ferments d'interactions véritables. C'est sur ce point que la psychothérapie institutionnelle fait au contraire constamment bouger le statut, le rôle, et la fonction de chacun dans le collectif. Et c'est là, dans ce défigement permanent des identifications, que la praxis fait habituellement scandale. Pourquoi ?

*

Hypothèse abductive et patience active

Parce que le sujet de la praxis n'est pas défini par son statut social, mais par la nature de son savoir. Ce savoir est irréductible à l'application particulière d'une loi générale : il s'agit, dans la praxis, de tenir compte de ce qui émerge là, devant nous, et dont nous ignorons la loi. Plus, même : il s'agit d'un savoir qui naît d'un objet qui impose *sa* loi et neutralise le recours rassurant au savoir acquis. Cet objet de savoir n'est pas particulier, il ne peut donc relever d'une loi générale, et pourtant, tout indique qu'il fonctionne

²⁵ Cela porte un nom : la poésie. La poésie est le visage le plus libre de la 3^è, elle en possède la loi, la plus ouverte aux *beaux hasards* (P. Fort) de la 1^è et de la 2^è.

selon une loi : sa logique n'est pas la logique du général, c'est la logique du *singulier*²⁶. C'est elle qui est au cœur de la praxis, et qui la rend irréductible à toute rationalisation.

Revoyons ce qu'accomplit Odette. Sa parole ne cherche qu'à *être là* pour Francisco, peu importe la façon. Justement, c'est dans ce *peu importe* qui pourtant touche juste, que réside tout le savoir d'Odette, même si ce savoir, dans sa fulgurance, dépasse sans doute l'infirmière elle-même sur le moment. Quel est ce savoir²⁷ ? Odette change la situation et introduit la possibilité d'une évolution matérielle. Elle produit un changement réel dans l'interprétation, dans l'atome du langage, dans la nature du signe et pas seulement dans sa *manipulation* : cela s'appelle faire une hypothèse *abductive*. Précisons, et distinguons trois types d'hypothèses. L'hypothèse *déductive* connaît le particulier à partir du général : *Socrate est un homme, donc il est mortel*. L'hypothèse *inductive* connaît à partir du particulier : *Vous êtes comme moi, donc vous êtes mortels*. Ces deux hypothèses n'apportent aucun savoir nouveau : elles appliquent une logique du général, qui ignore l'ambivalence, l'ambiguïté, l'indécision : *Tel être est ou n'est pas mortel* : il n'y a pas de troisième option pour une déduction ou une induction ; c'est le *principe du tiers exclu*. Au contraire, une hypothèse *abductive* suspend toute assertion, dans un sens ou dans l'autre : *Peu importe que ce crachat veuille dire ceci ou cela*, car ce n'est pas ce choix qui importe avant tout, mais la création d'une possibilité d'avancer là où les savoirs précédents ne permettent plus de penser le monde : *Peu importe que ce crachat veuille dire ceci ou cela, il s'agit de reconnaître qu'il peut vouloir dire quelque chose pour Francisco*. Alors seulement, le crachat peut révéler sa signification profonde, s'il en a une. L'hypothèse abductive ne vise pas à être vraie ou fausse, mais à rouvrir la voie d'une réponse possible, quelle qu'elle soit. C'est ce que fait Odette : elle se fout de savoir si elle a raison : elle pose une question, et elle est vraiment ouverte à la réponse. Tout ce qu'elle veut, c'est *attirer* à nouveau Francisco dans la centrifugeuse du langage. Ensuite, c'est l'enfant qui dicte la marche à suivre. Au sein d'une situation bloquée, l'hypothèse abductive *greffe de l'ouvert* (J. Oury). Elle empêche des portes de se refermer, de bloquer l'interprétation dans l'impasse d'un crachat *qui ne veut rien dire* (ou qui ne pourra jamais avoir qu'une seule signification, ce qui revient au même) et d'enfermer tragiquement l'enfant toujours plus dans sa carapace. Si ce crachat-là *veut dire* quelque chose, encore faut-il lui laisser l'espace pour le dire. Quand aucun chemin prévu, particulier, ne peut mener à une décision sur ce qui est vrai ou faux, il *faut* en inventer un. *Le chemin se fait en marchant*, dit A. Machado.

Dans ce savoir abductif, l'attitude qui prévaut, c'est ce qu'Oury appelle la *patience active*. Avec notre schéma, cette expression n'apparaît plus comme une contradiction facile, c'est au contraire l'énoncé d'une loi logique : on est dans la secondéité (dans l'action), mais qui intègre comme son indispensable corollaire la priméité, cette patience qui *flotte*, comme l'écoute, dans l'attente pure, sans même savoir (ce) qu'elle

²⁶ Il n'était pas question, dans les limites de mon exposé, de faire un compte-rendu, ne serait-ce que minimal, de ce que recouvrent les termes logiques de « général » et « singulier ». Je me contenterai donc de donner deux brèves définitions ; trop brèves certes, mais après tout, ce sont celles de Peirce lui-même, qu'il rédigea pour le *Dictionnaire* de J. M. Baldwin, au tout début du XX^e siècle (et que je cite dans la traduction française *Les textes logiques de C.S. Peirce* du *Dictionnaire de J.M. Baldwin*, traduction de Michel Balat, Gérard Deledalle, Janice Deledalle-Rhodes, Nîmes, Champ social Éditions, Essais, 2007). « *Particulier*. Appliqué, comme terme non-technique, à des cas singuliers placés sous des rubriques générales, et qui se présentent, ou sont censés se présenter, dans l'expérience (...). Les particuliers sont les circonstances connues expérimentalement de nature générale, mais comme elles apparaissent dans un cas individuel. Une proposition particulière est une proposition qui donne une description générale d'un objet et affirme qu'un objet auquel s'applique cette description se présente dans l'univers du discours, sans affirmer qu'elle s'applique à l'univers entier ou à tout ce qu'il y a dans un univers d'une description générale spécifiée. » (*Les textes logiques de C.S. Peirce* du *Dictionnaire de J.M. Baldwin*, op. cit., p.118-119.) « *Singulier (individuel)*. 1. Applicable, comme signe, à un individu singulier. 2. En mathématiques : un point singulier sur un continuum est un point dont les propriétés diffèrent de celles de tous les autres points de la proximité, de manière à constituer une discontinuité sous un aspect. » (*Les textes logiques de C.S. Peirce* du *Dictionnaire de J.M. Baldwin*, op. cit., p.152.)

²⁷ Si quelque chose de l'ordre du pathique ne circulait pas entre la clinicienne et l'enfant, elle ne pourrait pas répondre à Francisco dans la réalité concrète de la situation, avec une tonalité ajustée aussi profondément qu'était ancrée la violence de l'enfant.

attend. Odette *n'a rien prévu* (et pour cause), elle opère *dans le* hasard, mais elle n'opère pas *par* hasard. La nuance est fondamentale : s'il n'y avait pas la couche impalpable de la 1^{re}, lorsque advient une situation réelle, il n'y aurait qu'une réaction contingente, Odette agirait *par hasard* : rien de possible ne viendrait à proprement parler se révéler — alors que, vue l'accalmie de Francisco, on se rend bien compte que quelque chose était là, tant en Odette qu'en lui, attendant une interprétation. Sauf que précisément, on ne se rend compte qu'après qu'il y avait ce « quelque chose ». D'où la caractéristique de toute hypothèse abductive : aux yeux des autres, elle vient comme un coup de force, et pourtant l'instant d'après, elle apparaît déjà dans son imparable évidence. Francisco sourit, et Delion commence à peine à piger. Odette, elle, a su. Et grâce à elle, l'enfant a pu.

Face à cela, on voit bien que la *puissance* sémiotique et thérapeutique sérieuse n'est la propriété de personne, et assurément pas de ceux qui jouissent du statut social de *puissants*. Pourquoi ? Parce qu'au fond, peu importe *qui fait quoi*, Odette, Francisco, l'équipe, l'enfant, les parents, pourvu que l'interprétation chemine. Quels que soient les acteurs, ce sont des fonctions qui sont à l'œuvre. Et dans la praxis, ces fonctions relèvent *toutes* plus ou moins d'une dimension : la dimension du sujet : celui qui émet les représentements, celui qui les interprète, et celui dont relève la dimension de l'objet (à travers le crachat, il y a un enfant)²⁸.

La présence de ce sujet, au sens de *sujet inconscient*, impose à la praxis une conséquence de taille : l'interprétation elle aussi est un feuilleté, et dans la praxis, ce feuilleté fait appel à chaque couche en permanence. Si Odette change réellement le présent par sa parole fulgurante (interprétation de secondéité), c'est que sa parole est impensable sans le précipité de ses *intuitions flottantes* (interprétation de priméité) ; et enfin, l'interprétation s'achève dans la maîtrise généralisée de la tiercéité : pour l'avenir, Odette et l'équipe *prennent l'habitude* de communiquer avec l'enfant selon ce nouvel élément de compréhension. Mais l'habitude n'est jamais totalement stable, et une interprétation n'est là que pour relancer, toujours, le chemin du sens. Une théorie n'a de sens que si elle a le courage d'initier en permanence le dialogue avec le réel. Plus radicalement, on peut dire que jamais l'interprétation ne peut se cantonner dans la tiercéité, dans la logique du général où des lois universelles règnent sur des cas particuliers toujours reconnaissables. Le diagnostic pour tout et tous est un rêve de positiviste du 19^e siècle, ou de ses avatars *high tech* actuels, manager d'entreprise, administration médico-éducative ou programmeur *réaliste* de la Lof. Au final, le moment clé, qui singularise l'interprétation dans la praxis, c'est l'hypothèse abductive. Conclusion : le sort de l'interprétation dans son rapport à la vérité se joue dans la singularité et non dans la généralité ; ce qui n'étonnera pas les héritiers de Freud. Ce sont les hypothèses abductives osées par Odette (qu'elles soient réussies ou non), et elles seules, qui aident l'équipe à ne jamais cesser d'affiner le *mode de fréquence* sur lequel renvoyer quelque chose qui touche le vrai en Francisco : pour citer B. Golse, la praxis atteint ici l'art de la *mise en rythmes congruents des différents canaux de communication*, qui *permet le contact et l'émergence progressive de l'intersubjectivité* — ce qui n'est rien de moins que faire accéder Francisco au *rythme des interactions qui ouvre simultanément sur les registres étroitement liés de l'affect et de la représentation, comme une sorte de plaque tournante de l'ontogenèse de la psyché*²⁹. Pour Francisco, cet accès est momentané, certes, mais pour Odette, il marque une maîtrise toujours plus *permanente*. Or ces deux sujets sont intimement liés, au point que, qui sait, c'est dans l'épanouissement de l'Interprète en Odette que s'originera un jour, peut-être, la (re)naissance au langage que Francisco appelle du fond de la mer³⁰.

²⁸ Dans toute vraie communication, les rôles s'échangent en permanence. Le bébé dont la qualité de regard change soudain après que la mère a tenté une réponse sur un certain ton, Francisco qui soudain se calme, sourit et part faire un câlin, ne sont plus des êtres passifs, interprétés mais des acteurs interprétants : l'interprète n'est pas toujours celle qu'on croit. Cela, la mère, ou quiconque devant un être qui soudain s'empare de nos signes, en est la plus heureuse. Odette aussi sans doute. Et, on le sent, toute l'équipe avec elle. C'est en cela que la sémiotique est une approche des plus respectueuses de la praxis, donc du sujet.

²⁹ Bernard Golse, *L'Être-bébé*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2006, p.90.

³⁰ Ce petit fait, crucial sur le plan logique, signifie que la prédiction d'événements futurs est *ipso facto* un événement important dans l'advenue de ces événements. Par lui, on *franchit un stade* : intégrer un changement qui, possible puis

Je reviens donc maintenant, et de façon très schématique, sur la question du sujet. On vient de parler beaucoup d'Odette : du sujet en elle, assurément, est là autour du crachat de Francisco. Mais cela ne signifie pas qu'« elle » est le sujet de l'interprétation. Elle porte le possible sur ses épaules et empêche que le possible se perde et replonge en-deçà de sa détermination et de sa dialectisation. Le sujet de l'interprétation, en l'occurrence, reste Francisco, car il s'agit bien de l'angoisse qui marque ce sujet, et du devenir de cet angoisse, de son défilé éventuel dans la parole et à travers le langage. On le voit : ici, la notion de sujet n'est pertinente que par rapport premièrement à un processus, deuxièmement une « dialectique de la demande », par rapport à une angoisse empêchée de faire une telle entrée sur la scène du langage (jusqu'à l'improbable réponse d'Odette qui « déchaîne la vérité »), et troisièmement par rapport à un système sémiotique vaste, une « machine » sémiotique, un dispositif institutionnalisé qui tisse un univers symbolique, « univers de discours », « feuille d'assertion » dans laquelle du sujet peut venir laisser se prendre et s'imprimer ce qui, de lui, s'ex-prime. Enfin, en une seconde imprévue, pour Francisco, « ça cesse de ne pas s'écrire » : le sujet n'a pas pour répondant « Odette », mais une praxis. Et dans la praxis, du visage peut venir se manifester au sujet, jusque dans son fond de l'océan. C'est soutenue par cette praxis qu'Odette, praticienne, peut envisager Francisco, se laisser envisager par lui, et faire participer ce qui en elle relève du sujet, dans la priméité la plus profonde, au sein d'une praxis qui, elle, est la tiercéité institutionnalisée.

*

La logique du vague, figure de l'éthique

Alors, en fin de compte, pourquoi ce schéma si compliqué ? Parce que grâce à lui, on peut reconsidérer plusieurs enjeux épistémologiques qui ne sont pas minces.

Tout d'abord, je reviens sur notre conception triadique du signe : en fait, elle réintègre la conception dualiste. Car le langage vise toujours à établir des définitions universelles, il y a juste que cela n'est possible qu'au sein d'un processus d'interprétation : la logique abductive n'éradique pas la logique du général, elle la relance et la refonde. Et si le langage est une structure, celle-ci garde à jamais la trace de son ontogenèse, et c'est en cela même qu'elle n'est pas un carcan. Voilà deux propositions à mettre en rapport avec le projet d'un structuralisme des processus, par opposition à un structuralisme des états.

Ensuite, vous opérez un geste crucial : faire tomber le dualisme corps/pensée. La sémiotique en fait tomber un second : le dualisme pensée/langage. Je laisse en suspens le dualisme corps/langage, même si j'aurais aimé vous présenter les concepts mis en place par Peirce puis Balat, de *trace* et de *tessère* : ils sont des pistes fécondes pour questionner les confins entre structure symbolique et appareil corps/psyché.

Et enfin, et surtout, ce schéma sémiotique a permis à plusieurs logiques de s'articuler sans qu'on ait jamais à sortir de son aire ; la sémiotique se présente comme un lieu d'articulation théorique (≠ annexion !), un schème articulatoire ouvert, une logique pouvant faire office de principe intégrateur, pour plusieurs problématiques cruciales. 1. L'interprétation psycho-dynamique et interactive permet une approche graduelle et continue du *normal* et du *pathologique*. 2. Une logique articule la métapsychologie freudienne classique et ce qui peut être légitimement désigné comme une *métapsychologie du bébé* : toutes deux se réaffirment comme cofondées, dans l'incessant dialogue que la sémiotique établit entre l'efficacité, hors-temps, des structures symboliques, et leur ontogenèse : ce faisant, la sémiotique ne sort pas indemne, et tant mieux, puisqu'elle se voit elle-même *psychodynamisée*, et ses articulations définitives ne délaissent en rien ses prémisses natives. 3. Les logiques des pathologies autistique, psychotique, névrotique et sociologique : tout le champ de l'aliénation est couvert, ouvrant à une pensée non seulement de leur articulation, mais également d'un travail dialectique qui les déchaînerait. 4. Une logique institutionnelle

réel, bouleversant réellement l'équilibre précédent, impose sa nouvelle régularité, rendant possible une nouvelle organisation stabilisée.

naît de ce travail aliénatoire et instaure une *analyse institutionnelle* permanente des deux dimensions, *psy* et sociale, en les articulant (Tosquelles et psychothérapie institutionnelle).

La sémiotique, en proposant une logique, et en évitant une psycho-logique, permet de structurer le champ de la psychopathologie d'une façon renouvelée et ouverte ; son développement donne une entrée pertinente pour l'abord des rapports entre le bébé ou l'enfant autiste, leurs parents et leurs institutions³¹.

Ce nœud logique désigne un lieu réel, enjeu éthique et politique : une praxis. A ce sujet, qu'il me soit permis de rappeler en passant que le seul concept politique sérieux qui corresponde aux exigences d'une praxis, cela s'appelle une *coopérative*. Ce mot doit être entendu dans sa portée théoriquement subversive : la praxis est structurée comme, et à partir de son objet : le désir. Or celui-ci est inaccessible, irréductible. On peut seulement le dialectiser. C'est pour ces raisons que je finirai mon propos en reprenant à présent quelques points de logique, dans une perspective éthique.

Que nous apprend l'hypothèse abductive ? Qu'il faut savoir parfois se tenir hors d'une logique du général pour sortir du mutisme. L'hypothèse abductive n'est pas le contraire d'une loi, ce n'est pas un geste lancé au hasard et délaissé par la suite : elle procède par une inférence singulière et concrète ; sans elle, le sens que les signes de l'enfant agressif portaient en eux serait resté pure potentialité et l'angoisse serait restée un enfer ; à rebours, Odette a pris le risque de les prendre au sérieux, dans une coprésence travaillée (embarras). Au lieu de rester dans la fascination figeante, elle est *inter-venue* et a relancé la machine sémiotique. Action symbolique éminente, réinstaurant la 3^{te} véritable de la praxis. Eh bien, Peirce appelle cela *la logique du vague*. La logique du général nous fait penser que : *ce qui est dit est vrai ou faux, sans autre alternative. Une porte doit être ouverte ou fermée*. La logique du vague, c'est au contraire celle qui nous autorise à dire qu'il faut parfois que des portes ne soient ni ouvertes ni fermées à l'avance, pour qu'elles aient au moins une chance de pouvoir mener quelque part³². Et c'est cela qui est à l'œuvre dans tout accueil du sujet.

Mais surtout, c'est dans notre éthique que cette logique nous soutient. Car bien sûr, pour combien d'hypothèses lancées, telle l'onde d'un sonar, obtient-on un écho lointain venu du fond de la mer ? L'éthique, c'est continuer malgré tout à questionner cette source hypothétique de signes, aussi longtemps qu'il le faudra pour que de son lieu obscur, émerge un sujet. Il n'y a pas forcément de fin ni de finalité à un tel accueil, il faut se tenir là le temps nécessaire, c'est-à-dire un temps dont rien, sinon le sujet lui-même, ne décide de l'achèvement, obéissant en cela à une logique de signes, à une sémiotique, qui défie tout positivisme. La portance se fait dans l'insu, mais un insu qui se travaille. C'est le sens qu'un sémioticien peut lire dans l'aphorisme de Lacan : *La guérison ne vient que par surcroît*.

Votre praxis, toute praxis, est marquée du sceau de la précarité. L'éthique n'a pas de terme, d'où son étrangeté pour la comptabilité administrative. Aussi, pour terminer ce parcours sémiotique, je voudrais vous lire une dernière anecdote, et céder pour cela la parole à Balat.

*

³¹ Delion, *op. cit.*, p.233.

³² « *Vague (en logique)*. Une proposition est vague lorsqu'il y a des états de choses possibles concernant lesquels il est intrinsèquement incertain que, eussent-ils été envisagés par l'énonciateur, celui-ci les eût considérés comme exclus ou admis par la proposition. Par 'intrinsèquement incertain' nous n'entendons pas incertain à cause de quelque ignorance de la part de l'interprète, mais incertain parce que les habitudes de langage de l'énonciateur étaient indéterminées ; si bien qu'un jour il considérerait la proposition comme excluant ces états de choses, et un autre jour comme les admettant. Cependant ceci doit être compris comme se rapportant à ce qui pourrait être *déduit* d'une parfaite connaissance de son état d'esprit ; car c'est précisément parce que ces questions ne se sont jamais présentées, ou ne se sont présentées que rarement, que son habitude est restée indéterminée. » (*Les textes logiques de C.S. Peirce du Dictionnaire de J.M. Baldwin, op. cit.*, p.200.) C'est à partir de ces outils que, intégrés dans la logique praxique, les termes de « singulier » et de « vague » vont subir la transformation propre à toute interprétation, et que, à leur façon, leur entrée en scène dans le fantasme, la pensée et l'acte des sujets tels qu'Odette, Marie-Agnès, Pierre, Michel et, plus loin, Edwige, ils vont aider à cette « déchaînement de la vérité » qu'appela ce grand lecteur de Peirce que fut Lacan.

Hors champ : accueillir le rien³³

Je vais vous raconter un petit épisode de ce qui s'est passé à Château Rauzé, là où nous travaillons auprès de blessés en éveil de coma. Nous faisons une petite réunion où le blessé est amené, il y a toute l'équipe et nous parlons, nous délirons sur sa situation et cela a des effets.

Notre réunion commence à neuf heures du matin, et nous avons l'habitude, avant que le blessé n'arrive, de déjeuner. Il y a de très bons croissants, faits par le cuisinier, le café fumant, tout cela est très agréable, c'est un moment de grande complicité. Ce jour-là le jeune blessé est amené un peu plus tôt et, dès qu'il arrive, panique à bord, « attention, il faut enlever les croissants », dit quelqu'un. Pourquoi ? parce que ce jeune homme fait des fausses routes, il a tendance quand il mange à faire passer les aliments dans les voies pulmonaires. C'est parfois mortel. Donc, pas de croissant. A ce moment là, le docteur Edwige Richer, qui dirige la clinique, s'écrie : « Pourquoi, pas de croissant ? » Tout le monde se retourne vers elle : « Mais enfin, vous savez bien, il risque de s'étouffer ! » « On verra bien s'il veut des croissants, ce n'est pas sûr ! ». Bon d'accord, il n'en mangera peut-être pas, nous pouvons les laisser. Deuxième temps. On approche le blessé sur sa petite voiture et puis, comme il s'exprime certes très peu, mais quand même, avec le doigt il montre les croissants. Deuxième panique, autour de lui, ça bouge, et son voisin à ce moment-là regarde Edwige Richer, coupe un petit bout de croissant pour le donner au jeune homme, et s'entend dire par elle : « Pourquoi donnez-vous seulement un petit bout ? » Alors là, c'était trop. « Il va s'étouffer ! » « Mais, dit-elle, nous savons le soigner, s'il s'étouffe. »

Voilà, c'est tout, c'est une histoire simple, mais c'est une histoire énorme. Pour terminer l'histoire, il ne s'est pas étouffé, il a mangé le croissant en entier, ce qui est en soi assez étonnant. Cela ne veut pas dire qu'il était guéri, loin s'en faut, parce que quelques temps après il a failli s'étouffer en mangeant. Je veux dire que ce n'était pas la question. Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Ce qui s'est passé, c'est que ce jeune homme arrivait, en quelque sorte, dans la logique du général, et ça, nous ne le savions pas. Ce type (comme on dit une question-type) arrivait comme un de ceux qui font des fausses routes. Une fausse route générale. Quand quelqu'un arrive comme un général, on ne l'accueille pas, parce qu'il arrive comme si tout était déjà dit de lui, dans un appareil nécessaire. Il aurait été tout le temps hors champ dans notre travail. Et nous ne nous en serions pas aperçu, parce que quand même, il était parfaitement raisonnable d'écarter les croissants.

Edwige Richer, elle par contre, insiste, et dit : « Rappelez-vous, nous sommes pour la logique du vague ». Autrement dit, considérons-le un instant comme un être possible. Ouvrons les possibilités là où il n'y en avait pas. » Nous fabriquons en quelque sorte, un sujet qui est un sujet comme « rien », finalement. Un temps, laissons-lui la possibilité de n'être rien [de prévu], pour pouvoir se définir. Et nous pouvons dire qu'à ce moment là, dans ce temps là, ce qui se joue, c'est la possibilité de n'être rien pendant un temps. Et ce « n'être rien pendant un temps », c'est ce qui va permettre ensuite d'aller vers une définition de plus en plus précise.

On connaît de tels problèmes dans l'ordre analytique. Il est une question souvent posée : mais enfin, vous avez une théorie très articulée, la théorie psychanalytique, c'est une montagne. Si quelqu'un vient nous voir et rencontre la montagne, il ne pourra pas dire grand-chose, parce que tout ce qu'il pourra dire va être retenu contre lui, là il est tranquille, il va rentrer dans des catégories qui vont le laminer, l'organiser. Toute la question du travail analytique, si difficile à comprendre pour la plupart des gens, c'est qu'il ne s'y passe rien d'a priori. Moyennant quoi, quelque chose peut se passer.

La logique du vague est quelque chose qui nous est posé, régulièrement, comme étant une sorte de définition supplémentaire à donner à cette chose, à ce rien. En quelque sorte, nous pourrions dire que l'on accueille le rien.

Permettez-moi en conclusion de reprendre ces questions de l'éthique, pour ne pas les considérer comme fermées : Est-ce que l'éthique de la psychanalyse ne pourrait être du côté de l'indéfinition, de l'ouvert ? Dire : « Non, vous ne me ferez pas rester dans votre monde de détermination ou d'indétermination décisive totale, [j'évoluerai] dans un monde d'indéfinition. Il y a toujours du défini à accomplir, de la définition à faire, il y a toujours de l'ouvert. Si nous reprenons l'épisode du croissant, nous voyons bien que le moment décisif, la position éthique d'Edwige Richer, était bien de dire : non, je ne considère pas que cet homme est

³³ Michel Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma. Le musement du scribe*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2000, p.235-238.

arrivé au bout de ce qu'il a à dire, de ce qu'il a à être. Ce qu'il a à être, ce n'est pas simplement d'être quelqu'un qui fait des fausses routes. Ce qui évidemment dans un travail clinique, en particulier avec les éveils de coma, est décisif, parce que les équipes ont toujours tendance à un moment donné, à clore. Toute cette réflexion tourne autour de ce que nous vivons à Château Rauzé, autour des états végétatifs. Maintenant avec le travail d'Edwige Richer et de quelques autres, il a pu être montré que l'état végétatif n'existait pas. Il est toujours possible d'aller un peu plus loin.

Si plus loin est le possible, laissons-le demeurer tel, et arrêtons donc ici ce long exposé. Non sans penser à Lacan, qui disait : *l'éthique, c'est ne pas céder sur le désir* ; à Jean Oury, qui traduit cela à régime pratique : *L'éthique, c'est le rapport entre mon désir et mon action* ; et non sans les pasticher tous deux, en posant que *l'éthique de la praxis, c'est ne pas céder sur la logique du vague*.

Et sur ce, je vous remercie de m'avoir, comme on dit par habitude et sans s'en rendre compte, supporté.

Le Canet-en-Roussillon, novembre 2008.

Annexe à la troisième arabesque

Quelques indices de complexité...

Voici les tableaux et schémas qui synthétisent l'ensemble des articulations de Delion concernant la vie du signe, et les lieux possibles de ses défaillances pathologiques ou de ses embranchements interprétatifs, tel que son regard de psychiatre l'autorise à croiser psychodynamique, sémiotique, psychose et autisme.

Il n'est pas question de développer ce que recèlent ces quelques lignes et colonnes. Elles sont non pas compliquées mais complexes, elles *impliquent* tant de considérations cliniques et sémiotiques que je les laisse seulement ainsi à la vue, pour indiquer la finesse de la sémiologie ainsi élaborée par Delion, et signaler tout ce qu'elle peut apporter dans une analyse ou un diagnostic.

Tableau 1 : disposition d'ensemble des catégories sémiotiques et psycho-dynamiques

Ce tableau 1 de l'Annexe à cette arabesque, tableau encore vide, représente la disposition d'ensemble des catégories sémiotiques et psycho-dynamiques :

	3. Interprétant	2. Objet	1. Représentement
3. Tiercéité Interactions fantasmatiques Registre secondaire ; Genre signifiant			
2. Secondéité Inter. comportementales Registre primaire ; Genre matériel			
1. Priméité Interactions Affectives Registre originaire ; Genre émotionnel, affectif			

Schéma 2 : avant les premières inscriptions

Delion dynamise le tableau en un schéma pour retracer l'accès au Moi archaïque, en prenant comme point de bascule le moment des premières inscriptions. Le tout est articulé avec l'appareil métapsychologique issu de Freud, Bion, Klein, Winnicott, Lacan, Lebovici, Golse, et surtout Balat.

(Dans les deux tableaux qui suivent, les numéros surlignés désignent « l'ordre » dans lequel peut se déployer l'évolution du signe, ou en tout cas la présentation de sa logique, dans les commentaires cliniques que livre Delion de ces schémas.)

	Interprétant/interprète	Objet/museur	Représentement/ scribe
Tiercéité Genre signifiant Représentations Interactions fantasmatiques	Argument (7'') <i>Bébé pleure comme cela donc il a faim</i>	Symbole (5) Pensée : <i>Tiens, bébé pleure</i>	Type (6) Parole : <i>Tiens, bébé pleure</i>
Secondéité Genre matériel Perceptions Interactions comportementales	Proposition (7') <i>Bébé pleure, je vais lui donner du lait</i>	Ligne des identifications	Ligne de la fonction forclusive
Priméité Genre émotionnel Sensations Interactions affectives	Prédicat (7) <i>Bébé pleure : il pourrait avoir faim, sommeil, mal...</i>		Indice (3) Perception d'estomac vide de lait déclenchante neurologiquement Icône (1) Sensation d'estomac vide de lait « β »
Fonction α		Élément β	

(incarnée par la fonction maternelle)

(incarné par le corps-psyché de bébé)

Schéma 3 : après les premières inscriptions

	Interprétant repr. de mots/ Interprète	Objet repr. d'objet/ Museum	Représentement repr. de chose/ Scribe
Tiercéité Genre signifiant Représentations Interactions fantasmatiques	Argument (7'') <i>J'ai compris que quand j'ai faim, je dois téter le sein qui me procure du lait</i>	Symbole (5) <i>Le sein comme symbole de lait</i>	Type (6) <i>Tiens, bébé veut le sein → J'ai faim</i>
Secondéité Genre matériel Perceptions Interactions comportementales	Proposition (7') <i>Ah ! voilà le sein !</i>	Ligne de la fonction forclusive	
Priméité Genre émotionnel Sensations Interactions affectives	Prédictat (7) <i>Je pourrais avoir le sein, le biberon, rien...</i>	Ligne des identifications	Indice (3) Trace devenant tessère (4)
Fonction α (dont peu à peu s'empare le bébé)			Indice de lait (« sein comme voie du lait ») Signe du sein (ex. : le pouce)
		Icône (1) Icône de l'objet-sein	Ton (2) (pictogramme) Qualité de la « seinité »
		Élément non plus β mais α	

Schéma 4 : de l'évolution de l'autisme infantile traité (avec Haag, Szondi, Schotte)

Et c'est à partir de cette matrice du langage qu'il développe une sémiotique des pathologies autistiques et psychotiques, avec les apports entre autres de G. Haag, Tustin, Szondi, J. Schotte, J. Oury et D. Roulot.

	Interprétant (repr. de mots)/ Individuation schizomorphe	Objet (repr. d'objet)/ Paroxysmal sexuel	Représentement (rp. chose)/Contact
Tiercéité Genre signifiant Représentations Interactions fantasmatiques Individuation schizomorphe	Argument <i>Moi pontifex oppositorum</i> But pulsionnel	Symbole	Type Légisigne Apparition du <i>non</i> Echolalie en adhésivité
Secondéité Genre matériel Perceptions Interactions comportementales Phase symbiotique Paroxysmal sexuel	Proposition	Ligne de la fonction forclusive	
Récupération 1^e peau Priméité Genre émotionnel, Sensations Interactions affectives Autisme réussi Contact	Prédictat	Ligne des identifications	Indice Clivage horizontal (pousse paroxysmal) <i>Tessère</i> Confirmation de l'investissement de la moitié inférieure du corps incluant l'anal et le sexuel <i>Trace</i> Jonction des 2 ½ du corps
			Icône Recherche d'un appui dos Icône de l'objet-sein

Je signale que Delion, vers la fin de son ouvrage, offre un tableau clinique qui met en congruence les propositions de Geneviève Haag sur « l'évolution de l'autisme infantile traité³⁴ » et la vision sémiotique qui peut sous-tendre une telle évolution.

³⁴ G. Haag, « Grille de repérage clinique des étapes évolutives de l'autisme infantile traité » (en coll.), *La Psychiatrie de l'enfant*, XXXVIII, 2, 497-527.

L'inutile dans toute sa transcendance.

Esquisse³⁵

... Entre les pins palpite, entre les tombes...

À Bozo et son maître.

Le vague : ces arabesques ont beaucoup tourné autour du terme de Peirce, et de la lecture singulière qu'en donne Michel Balat. De façon métaphorique (trop, sans doute), elles ont ondulé autour de sa logique, de sa pratique, de l'institutionnalisation de lieux propices à son développement. D'un certain point de vue, c'est finalement cela que j'appellerais une praxis. Je sais que ces tournolements ne font pas une théorie de la praxis, à moins que de les prendre au sens étymologique de la chose : le défilé sous nos yeux de tout ce qui compose la praxis. Au moins, leurs entrelacements en désignent-ils, à force de tourner autour, le cœur. Première approche, fidèle somme toute à une négativité de méthode, quitte à en être trop modeste dans le projet, trop fragile dans le tracé. Peu importe, en un sens. Les arabesques s'estompent et se reprennent, se bouclent quand d'autres s'initient. Apap, Pochet, Fernand et Jean Oury, Delion, Balat ; les médiateurs et les êtres rénovés dans leur citoyenneté, Judith et Rénélia, Luigi et Ahmed, Francisco et Odette ; mais aussi Ali, et puis René. Autant de visages, de noms propres sus ou tus, qui demeurent. Qui ne se confondent ni ne s'annulent, et forment le peuple des praxis : peuple de rencontre et non de sang ni de terre, sujets de loi et de désir. Oui : peu importe, sinon cela. D'autres rencontres, espérons-le, avec des sujets d'ailleurs, de demain ou d'hier, aideront à prolonger ces arabesques toujours plus au cœur des praxis et de leurs discours.

Je voudrais à présent sortir du terrain des pratiques travaillées et analysées, et divaguer moi-même sur ce que peut être une expérience ordinaire, quotidienne, du vague. Y a-t-il des ambiances vagues, des lieux vagues, des moments vagues ? Y a-t-il, enfin, une façon de dire le vague ? Parler du temps et de l'espace, des formes que prend le vague, ce n'est pas le réifier, c'est parler de sa perception. C'est parler à hauteur de la simplicité et de la sensibilité que l'on peut ressentir à son contact. Il ne s'agit plus tant d'une logique, que d'une esthétique du vague. Une esthétique qui nous prouve une chose : qu'elle ne « mène à rien³⁶ ». Et que c'est pour cela qu'elle nous est absolument vitale.

Cette esthétique, où mieux la chercher et la repérer que dans un terrain vague ?

*

Espaces

L'idée de cette petite « esthétique du vague » m'est venue en plein été, dans un certain mélange de silence, de chaleur, de lourdeur et de parole. J'ai, pour quelque raison, promené Bozo, le chien de la famille tous les jours et à la même heure, parce que ce chien et son promeneur habituel, que je remplaçais, avaient leurs habitudes. Derrière la maison, entre les villas qui nous tournaient le dos et le boulevard, il y a un petit terrain plus ou moins à l'abandon, du goudron peu à peu recouvert de gravier et de poussière, comme ces parkings de coins de ville où passent peu de gens ; puis un espace vert qui avait dû être jadis semé et

³⁵ Cette dernière arabesque s'est constituée lentement, comme les autres d'ailleurs, mais plus encore, et s'est chargentée autour d'un texte lu en clôture à la même journée où Michel Balat m'avait invité à prononcer la précédente arabesque. D'où sa variation sur le thème du vague.

³⁶ Quel que soit le sens dans lequel on la prene, l'expression est juste. C'est qu'à l'origine, *vague* signifie le vide latin : *vagum*. Cf. Michel Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma. Le musement du scribe*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2000, p.235-238.

entretenu, mais qui n'est plus maintenant qu'une pelouse bâtarde, avec ces trouées de terre sèche et ces touffes de chiendent qu'on trouve souvent chez nous. Une rangée de pins parasols pas très hauts sépare le parking du pré, et de l'autre côté, un grillage tendu sans conviction, mais proprement tenu, bien qu'enlacé de buissons, protège un peu le terrain vague du bruit des voitures.

Un beau jour, en revenant d'une promenade, et alors que cela faisait plusieurs semaines que je laissais Bozo fouiner et tourner à son aise, je me suis rendu compte que dans ce pré, en plein milieu, se trouvait un poteau. Et que je m'en rendais compte seulement maintenant. Le lendemain, retournant au terrain vague je m'aperçus qu'il ne s'agissait pas d'un poteau, mais d'un pin. Quelque chose incertaine à mes yeux s'était soudain dressée là. Cela ne voulait pas dire qu'auparavant, l'arbre n'était pas là ; ni, même, qu'il n'était pas là *pour moi*, puisque je ne me le suis jamais pris en plein visage en laissant le chien déambuler. Il était là et il n'était pas là. Soudain attentif à ce détail, qui venait de jaillir à ma vision d'un coup, je devenais un peu comme le chien qui renifle une fois au sol, une autre fois dans le vent en plissant les yeux. Attentif à de pures qualités de présence, à du vert, à de la lumière et à ses états, à des pensées, des mélodies, à un regard croisé avec Bozo, à la tension de la laisse au fil de ses chasses étranges.

Mon chien suit des choses invisibles mais qui le guident selon des lois que je ne perçois pas ; ce terrain vague, par la présence de ce chien chasseur qui suit un raisonnement, un ordre de rationalités sensorielles (son abduction à lui), c'est un lieu vague, immédiatement. Mais pour moi, ce terrain tel qu'il est, n'est d'abord qu'un *lieu à l'abandon* : un abandon de mon intérêt et de celui de mes semblables, un abandon subi par le lieu. Ce n'est qu'ensuite, dès lors je sors du rapport social à cette friche, qui me le désigne comme inutile, que j'en fais un lieu qui peut être autre chose : un *lieu dédié à l'abandon*. Le terrain vague ne devient jamais un lieu vague que dans un temps second par rapport au temps social. Dans le temps macrosocial, le lieu est initialement intégré selon la logique du général : « être un espace vert » ; dès lors qu'il a cessé de servir à cela, il n'avait pas d'autre choix que de ne plus servir à rien ; sa seule valeur reconnue n'étant plus entretenue, il ne pouvait plus que rien valoir du tout. Dégénérescence pure et simple, misère des rejetés.

Mais un terrain vague peut aussi gagner une nouvelle richesse, grâce à cette sortie de la généralité qui le rend à l'indétermination : c'est la pauvreté dans toute son ambivalence. D'un côté, il y a perte et détérioration des choses, des espaces, qui étaient entretenus au nom d'une norme ; une fois qu'on n'arrose plus cette herbe qui ne sent désormais que la pisse, alors effectivement le lieu perd de sa beauté, de sa richesse hautement sophistiquée. Mais d'un autre côté, on y gagne, en se débarrassant de la rigidité : la valeur d'usage est morte, vive sa nouvelle polyvalence. Car le terrain vague, c'est aussi l'arrière-pays de la pédagogie et de la psychothérapie institutionnelles des frères Oury, et c'est à lui qu'est consacré l'un des plus beaux textes du pédagogue³⁷ : la zone, ces anciens faubourgs entre Paris et la banlieue des années 30, c'est la structuration sous-jacente d'un rapport au monde. Pour ceux qui y vivaient, cette simple frontière se ramifiait comme un univers, son étendue devenait à elle seule toile de fond et horizon. Elle perdait son incorporalité initiale de ligne de séparation. Apprendre à vivre au large dans une lamée, sur le fil d'un rasoir : les terrains vagues furent l'univers sacré de tous les Gavroches de Doisneau et de Willy Ronis, celui des cabanes en tôle et des courses en galoche, lieu de l'apprentissage de la vie dans les zones. Dans le terrain vague des enfants, le don des prédicats aux choses n'est plus imposé par la seule norme sociale, et les choses retrouvent l'ouverture polysémique qu'elles n'avaient plus. Mais elles ne le retrouvent que si l'on désire les questionner, les remettre en contact avec du sens et les interpréter, ou poétiquement, ou pratiquement.

C'est peut-être Chaplin qui, dans sa période muette, a tiré du terrain vague la poésie la plus troublante — et la plus lucide quant à l'ambivalence du terrain vague, qui distingue bien entre ses deux qualités.

Dans *Les Temps modernes* une flaque d'eau devant le taudis devient une piscine, et dans *La Ruée vers l'or* une chaussure sert de repas. Mais ces choses ont beau prendre une nouvelle signification grâce à l'usage qu'en fait le vagabond, elles demeurent encore sous la dépendance de la pratique initiale, riche, dont elles ne sont que le substitut. La flaque d'eau n'est qu'une piscine dégénérée, profonde d'à peine quelques

³⁷ « La mort du terrain vague », reproduit in Fernand Oury et Jacques Pain, *Chroniques de l'école-caserne*, Paris, Maspero, « Textes à l'appui », 1972, p.272-273. Cf. la fin de la deuxième arabesque.

centimètres où Charlot qui pique une tête se prend un gadin. La chaussure n'est qu'un ersatz de nourriture et Big Jim ne tarde pas à halluciner, à voir Charlot en poule et à vouloir le passer à la casserole. L'objet de cette poésie amère, c'est la production de la « dégénérescence » proprement civilisée : l'être rejeté de la société qui l'a engendré n'en reste pas moins aliéné à sa culture, à cet univers aux marges duquel il ne peut valoir que moins, ou mal, ou rien du tout.

Mais le terrain vague de Charlot, c'est aussi autre chose : cela devient aussi un lieu vague, dès lors que les humains les plus nus peuvent recréer de la vie, et arrivent à ne plus être seulement les caricatures humiliées de ceux qui les dominent. Cette transformation, on la décèle dans ce que deviennent les objets de leur quotidien. Les objets vagues ne se contentent pas de n'être que des dégénérescences comme la flaque d'eau ou la godasse : ils s'ouvrent à une nouvelle existence, qui n'appartient qu'à eux, et qui foment une vie neuve. Dans *Le Kid*, une vieille cafetière cabossée devient un biberon pour l'enfant, et, suspendue au-dessus de lui par une corde, c'est une mamelle vers laquelle il lève son petit museau pour en têter l'embout. Cette cafetière est à la fois quelque chose *et* autre chose : une pauvre vieille carcasse, et une mère nourricière. Elle ne cesse jamais d'être l'une et l'autre choses. C'est pour cela que nous sourions, mais d'un rire tendre — c'est cela, aussi, l'humour (pas seulement le comique). Sourire est la seule façon de réagir adéquatement face à l'ambivalence de l'objet qui se donne à notre perception en une seule fois, mais dans une pluralité de significations, parmi lesquelles on ne peut immédiatement choisir. Face à un tel objet qu'il nous faut interpréter avec justesse, on peut énumérer ses significations, mais on perd alors tout ce qui fait son ambiguïté ; on peut privilégier son ambiguïté, mais c'est alors au prix de ne plus pouvoir exprimer clairement cette simultanéité : seul le sourire touche sans trancher, et permet d'exprimer fidèlement le fait que nous reconnaissons cet objet pour ce qu'il est. Sourire est du côté du pathique, mais un pathique dans lequel passe du langage, humblement, mais assurément. C'est pour cela peut-être qu'un sourire sur le visage d'un bébé, d'un enfant qui ne parle pas encore, alors qu'il était en train de pleurer deux secondes auparavant, fait l'effet d'une trouée de soleil entre deux nuages sur un paysage d'hiver, même si cette trouée n'apparaît que quelques secondes pour être à nouveau chassée par la course des nuages : une indéniable clarté portant avec elle une chaleur qui nous enveloppe nous aussi dans ce paysage, se pose sur nos épaules et dans notre dos, et nous fait quitter le frisson du froid. Un objet d'arrière-plan, en quelque sorte, qui face à un enfant vient aussi rassurer l'enfant qui demeure en nous-mêmes.

Le terrain vague, quand il devient un lieu vague, est un espace où réinvestir les choses, selon d'autres logiques que celle de laquelle on a été rejeté, ou qui s'est dépréciée elle-même à force de figement, d'appauvrissement. Un chien peut faire cela ; les pauvres n'ont pas le choix ; un artiste prend cette absence de choix et en fait l'affirmation d'une création poétique. Il délire, de cette part de délire dont Freud dit qu'elle est la part créatrice, récréatrice, de toute psychose, et dont Danièle Roulot ne cesse de rappeler qu'elle est l'une des parties définitives d'une existence digne de ce nom.

*

Moments

Il n'y a pas que les lieux qui soient vagues. Il y a aussi des moments où ce qui adviendra sujet, ou pas, habite l'ambivalence. Ces moments vagues, entre chien et loup, ont leur lumière : le crépuscule, qu'il soit d'aube ou de début de nuit.

Il peut s'agir des instants bouillonnants, volcaniques et catastrophiques où une époque, une vie basculent. Quant à ces « zones » de l'existence intime ou collective où *tout* peut advenir ou s'effondrer, je pense à la Catalogne des années 1930 de Tosquelles, l'autre fondateur de la psychothérapie institutionnelle et alors colonel dans l'armée républicaine, dirigeant ses services psychiatriques ; lui dont la thèse de médecine concentra plus tard en son titre tout le délire d'un siècle et d'un animal humains : *Le vécu de fin du monde dans la folie*. Lui qui, jusque dans les camps de réfugiés en France, avait organisé un secteur de psychiatrie, qui parfois servait à faire s'évader des républicains fuyant la guerre civile. Cette guerre civile,

enfin, où dans l'écho structurel que cette rage fratricide pouvait leur donner, Tosquelles dit avoir vu des psychoses disparaître...

Mais l'aube, c'est aussi celle dans laquelle Paul Valéry aima à se poser chaque jour de sa vie. Là, quelques heures, il laissait advenir la pensée véritable, celle qui, au zénith de son affirmation sous forme de livres, ne renia jamais qu'elle était née du vague, dans les fameux *Cahiers* et leurs matins.

Rien ne me touche plus que le matin de l'été.

Cette paix du bleu frais peinte sur or, or et nuit, or sur nuit. Cette pudeur que le soleil commence à tirer du repos. Il y a un instant où l'on dirait que la nuit se fait voir à la lumière, comme l'esprit au réveil fait voir la naissance, l'inexistence, et les rêves, à la première lucidité. Nudité de la nuit pas encore bien habillée. La substance du ciel est d'une tendresse étrange. On sent jusqu'à l'intime cette fraîcheur divine, qui sera chaleur tout à l'heure.

(...) Avant toutes choses. Invocation muette à ce qui va être, à ce qui peut être³⁸.

...Il y a des jours « à idées ».

Ces jours-là, les idées tout à coup naissent des moindres occasions, c'est-à-dire de RIEN.

Rien ne les précède, présage, exige...

(...) Le lieu vague, errant, mobile, libre des regards, maintes fois plus rapide et plus sensible que le corps, et que la tête même³⁹.

Je mets là ce livre ; je regarde mes objets familiers, je me caresse le menton ; je feuillette ce cahier. — Et tout ceci se passe sans empêchements, comme librement — comme si c'étaient des événements séparés, indépendants, séparés par du vide, et comme sans action les uns sur les autres. Et le livre qui repose là, et la main qui est ici, n'ont pas de liaisons entre eux ; ni le bouton de la porte qui brille — avec les autres choses. — Mais je puis tout à coup voir tout autrement (...) ⁴⁰.

On est alors ce que l'on est : un fait local, et l'on se peut voir soi-même (ou représenter) comme un chien regarde un livre⁴¹.

Ou comme un homme en été fixe un pin parasol.

*

Demeure

Nous voici dans la vie quotidienne. Enthousiasmes, monotonie, stéréotypies, lassitude : épaisseur humorale, atmosphère lourde ou diaphane, rencontres ratées. Nous sommes comme des taupes, à la vision faible, aux oreilles assourdies. Chacun creuse son chemin, poussé par des forces obscures, dans un contexte massif dont l'infini n'est qu'une erreur de perspective. Horizon borné par des corps, par des choses et par le niveau limité de notre existence. Nous n'irons pas plus loin que là où nous en sommes.

(...) C'est une *passion éthique* qui nous fait demeurer dans cet espace : l'espace d'accueil d'un lointain, d'un impossible. Cet accueil de l'inapparent, du non encore dit, met en question notre assise, notre confort. Sorte de Mimésis qui s'effiloche, se ramifie dans des zones précaires ; échafaudages fragiles, belvédères en carton, qui jalonnent des sentiers, des clairières : lieux insolites faits de virgules et de contrepoints. Ces lieux sont à déchiffrer dans leur propre déchirure.

(...) Préserver cette lueur salvatrice de la précarité (...) le respect des choses précaires : des gestes, des regards, des façons d'être, la marque des pas, le grincement d'une porte, des feuilles qui volent, la pluie, le soleil : l'inutile dans toute sa transcendance.

³⁸ « Poésie brute », « Matin » (p.351sq.). L'ensemble de ces citations a été volontairement réordonné — « Le bon maître me le pardonne », eût dit, depuis l'autre cimetière sétois bordant l'étang de Thau, Georges Brassens. Elles sont extraites de *Mélanges*, paru en 1941 et cité selon l'édition Pléiade : Paul Valéry, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade. « Matin » peut se lire dans son bel ordonnancement aux p.351sq.

³⁹ Paul Valéry, « Regard », in *Mélanges*, *op. cit.*, p.311, 313.

⁴⁰ Paul Valéry, « Le vide et le plein », in *Mélanges*, *op. cit.*, p.300.

⁴¹ Paul Valéry, « Avec soi seul, I », in *Mélanges*, *op. cit.*, p.332.

(...) C'est à partir de ça qu'un monde peut se construire qui ne soit pas cimetière⁴².

Ces lieux et ces moments ne mènent à rien. C'est de ce rien-là qu'alors peut naître ce qui, de vrai mais de non programmé, émergera. Ce rien fonde l'éthique dans sa singularité et dans son irréductibilité à une rationalité comptable, stratégique ou scientifique. Dans ce rien continue d'affleurer l'irrécupérable et l'indispensable, avec toujours au cœur, des choses comme des êtres, la négativité — tant, d'elle, dépendent le sens, l'éthique et la pertinence de toute praxis.

Rue Renouvin, été 2008-été 2009.

⁴² Jean Oury, « La Psychose, l'institution et la mort » (*Matière et Pulsion de mort*, Colloque de Milan, 1974, publié à Paris, 10/18, 1975), in *Onze heures du soir à La Borde*, Paris, Galilée, « Débats », 1980, p.52-53.